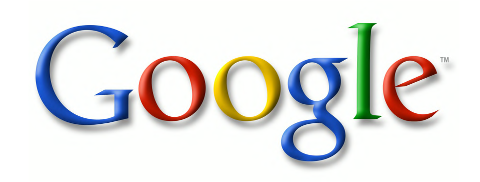
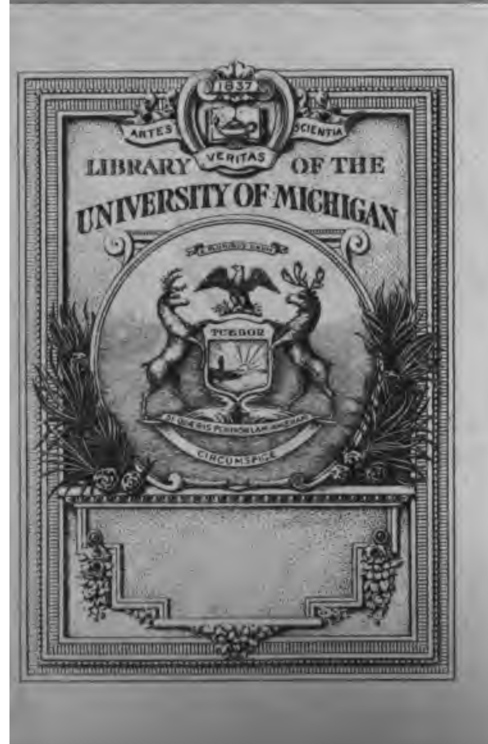




1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE


E
125
.B2
G13

VOYAGES ET DÉCOUVERTES GÉOGRAPHIQUES

COLLECTION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. RICHARD CORTAMBERT

NUÑEZ DE BALBOA

LA PREMIÈRE TRAVERSÉE DE L'ISTHME AMÉRICAIN

PAR

P. GAFFAREL
Doyen de la Faculté des lettres de Dijon



PARIS
LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE
MAURICE TARDIEU, DIRECTEUR
195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195
1882





GES ET DÉCOUVERTES GÉOGRAPHIQUES

COLLECTION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. RICHARD CORTAMBERT

ÑEZ DE BALBOA

LA PREMIÈRE TRAVERSÉE
DE
ISTHME AMÉRICAIN

PAR

P. GAFFAREL
Doyen de la Faculté des lettres de Dijon



PARIS
IBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE
MAURICE TARDIEU, DIRECTEUR
195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195
1882



NUÑEZ DE BALBOA

3807. — PARIS, IMPRIMERIE LALOUX FILS ET GUILLOT
7, rue des Canettes,

VOYAGES ET DÉCOUVERTES GÉOGRAPHIQUES

COLLECTION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. RICHARD CORTAMBERT

NUÑEZ DE BALBOA

LA PREMIÈRE TRAVERSÉE DE L'ISTHME AMÉRICAIN

PAR

PAUL GAFFAREL

Doyen de la Faculté des lettres de Dijon



PARIS

LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE

MAURICE TARDIEU, DIRECTEUR

195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

1882

PRÉFACE

Les travaux de percement de l'isthme de Panama sont commencés. Nos ingénieurs sont déjà à l'œuvre, le monde entier s'apprête à profiter de ce travail gigantesque, qui modifiera les relations économiques et sans doute politiques de tous les peuples. Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt de retracer la biographie du héros castillan qui, le premier, franchit, au prix de fatigues inouïes, la chaîne des Andes, découvrit l'océan Pacifique et démontra que l'Amérique était, non pas le prolongement de l'Asie, mais un monde nouveau, dont les profondeurs mystérieuses s'offraient aux convoitises de ses compatriotes. Nous le ferons d'autant plus volontiers que le descobridor espagnol expia par une fin lamentable le crime d'avoir trop bien mérité de son pays.

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

BALBOA. — Lettre au roi Ferdinand (20 janvier 1513). — Archives des Indes, à Séville. — Voir Navarrete. *Coleccion de los viages y descubrimientos*, tome III, p. 358-375.

BALBOA. — Lettre au roi Ferdinand (16 octobre 1515). *Id., id.* p. 375-385.

RODRIGO DE COLMENARES. — Mémoire présenté au roi sur la malheureuse expédition de Diego de Nicuesa, et sur la colonisation de la province de Uraba. — *Id.*, p. 386-393.

ALONSO DE ZUAZO. — Lettre adressée à M. de Chièvres, 22 janvier 1518 (citée par Quintana. — *Appendice à la vie de Barthélemy de las Casas*).

PIERRE MARTYR. — *De orbe novo Decades*. — (Troisième décade, chapitres I et III).

PIERRE MARTYR. — Correspondance, lettres 532, 540, 545, 547, 560, 564.

OVIEDO. — *Histoire des Indes*, édition Amador de los Rios.

HERRERA. — *Historia general de las Indias*. (Décad. I et II.)

LOPEZ DE GOMARA. — *Historia de las Indias.*

ANDAGOYA. — *Relacion de los sucesos de Pedrarias Davila en las provincias de tierra firme ó Castilla del Oro.* (Navarrete, ouv. cit. III, p. 393-406.)

WASHINGTON IRVING. — *Histoire des voyages et découvertes des compagnons de Christophe Colomb.* — Trad. Defauconpret, p. 126-341.

QUINTANA. — *Vasco Nunez de Balboa.* (Collection Rivadeneyra, t. XIX, p. 281-300.

NOTE SUR LE PORTULAN

DE PALESTRINA

Au congrès des Américanistes, qui se tint à Madrid en septembre 1881, l'auteur de ce travail eut occasion d'admirer quelques-unes des cartes les plus anciennes du nouveau monde. Ce ne fut pas sans émotion qu'il étudia la fameuse carte composée par Juan de la Cosa, le pilote de Christophe Colomb lors de son second voyage. Les Antilles et la côte du Vénézuela y sont figurées avec assez d'exactitude, mais à la place du Mexique et de l'Amérique centrale est dessiné un saint Christophe portant sur ses épaules l'enfant Jésus. Il semble que l'auteur n'ait seulement pas soupçonné l'existence de la mer Pacifique, et que, partageant sur ce point les préjugés de ses contemporains, il ait pris la terre ferme pour le prolongement du continent asiatique.

Quelques années se passent : Vespuce, Ojeda, Solis, Grijalva, Pizarre, toute une légion d'héroïques aventuriers se rue à l'assaut du nouveau monde. Balboa traverse les Andes et découvre la mer du Sud. Aussitôt les cartographes se mettent à l'œuvre, et bientôt l'Amérique tout entière est représentée dans ses linéaments principaux et sa forme essentielle. Nous voyons, de nos jours, se constituer et s'améliorer, pour ainsi dire sous nos yeux, la carte de l'Afrique centrale. Il en fut de même dans la première moitié du XVIe siècle, pour l'Amérique. C'est une heure solennelle dans l'histoire de la géographie. Nous avons essayé de marquer ce moment précis en donnant le fac-similé d'un portulan attribué à Palestrina de Majorque, et qui fut composé peu après le voyage de Balboa. On peut approximativement fixer la date de sa composition à l'année 1516.

L'isthme américain y est nettement marqué, avec la mer des Antilles et les nombreuses îles qui la parsèment d'un côté, et de l'autre avec le Pacifique. Sur cette *mer vue par les Castillans* (mar visto pelos Castellanos) flottent deux pirogues chargées de rameurs indigènes. Sans doute, il ne faut pas demander une grande exactitude à l'auteur du portulan. A l'exception du mot *Darien*, aucune dénomination n'est fidèlement indiquée. Nulle trace des montagnes, ni du territoire des caciques avec lesquels les Espagnols entrèrent en relation. Pourtant les îles du golfe Saint-Michel sont dessinées avec soin, sans doute parce qu'elles passaient pour contenir des trésors. En outre la presqu'île du Yucatan est très reconnaissable, de même que la pointe de Floride, la côte et les îles de Colombie. Déjà le rivage péruvien se prolonge dans la direction du sud et les pavillons castillans plantés sur le continent, avec leur hampe enfoncée à travers le pays, comme pour en prendre possession.

Peu à peu les erreurs disparaîtront. Le portulan de Visconti de Majollo en 1519, l'atlas encore inédit de la bibliothèque de la Faculté de médecine de Montpellier et toutes les cartes du XII[e] siècle donneront à l'Amérique centrale ses proportions vraies et sa topographie exacte. Nous avons néanmoins tenu à reproduire cette informe représentation de l'isthme américain, d'abord parce qu'elle est à peu près contemporaine de la découverte de Balboa, et aussi parce que ces documents primitifs, mais authentiques, abondent en traits de lumière et en curieuses révélations.

Paul Gaffarel.

NUÑEZ DE BALBOA

LA PREMIÈRE TRAVERSÉE DE L'ISTHME AMÉRICAIN

CHAPITRE PREMIER

Balboa et Rodrigo de Bastidas. — Expéditions d'Alonso de Ojeda et de Diego de Nicuesa. — Balboa s'embarque malgré Enciso. — Insuccès de l'entreprise. — Balboa décide ses compagnons à s'établir au Darien.

La nouvelle des découvertes de Colomb dans l'Amérique fut accueillie avec enthousiasme par l'Europe entière. Un écrivain italien, Allegreto, auteur d'une *Chronique de Sienne* composée en 1493, rapporte que les marchands italiens alors en Espagne s'empressèrent de prévenir leurs correspondants des résultats inattendus de ce voyage, et qu'à travers toute l'Italie ce fut comme un frémissement de joie. Gênes, bien qu'elle eût

laissé échapper l'occasion de s'assurer la possession d'un monde nouveau, envoya complimenter le plus glorieux de ses enfants. Le Vénitien Sebastiani Gabotto, qui se trouvait à Londres quand cette nouvelle y parvint, raconte qu'elle fit grand bruit à la cour de Henri VII Tudor, et qu'on y appela l'entreprise de Colomb une œuvre plus divine qu'humaine. Voici un naïf témoignage de la joie universelle produite par cet événement. C'est une lettre écrite d'Espagne par Pierre Martyr, le futur historien des Indes, à son ami Pomponio Leti : « Vous me dites que vous sautez de joie et que votre bonheur va jusqu'aux larmes, quand vous relisez la lettre où je vous annonce qu'on a découvert le monde des antipodes, si longtemps caché. Je reconnais là le véritable savant. Quel aliment plus délicieux que de telles nouvelles pourrait-on offrir à un esprit avide de s'instruire ? J'éprouve un véritable bonheur à converser avec les gens éclairés qui reviennent de ces régions. C'est comme un surcroît de richesse apporté à un avare. » Les Espagnols ne furent donc pas les seuls à se réjouir des résultats inattendus de la découverte de Colomb. On eût dit que l'Europe tout entière y était intéressée, attendu qu'elle

ouvrait un champ sans limites aux recherches hardies et aux entreprises nouvelles.

Le plus singulier, c'est que personne encore, pas plus Colomb que ses contemporains, ne se doutait de l'importance réelle de la découverte. On ne croyait pas que ces contrées formaient une partie distincte du monde. De nos jours, quand nous parlons de l'Amérique, nous attachons à cette dénomination un sens précis. Sans y penser, pour ainsi dire, nous nous représentons cette digue colossale jetée d'un pôle à l'autre entre deux océans, et séparant, à d'énormes distances, d'un côté l'Asie, de l'autre l'Europe et l'Afrique. Que si nous nous dégageons de ces idées préconçues et que nous nous transportons par la pensée aux derniers jours du xve siècle, on s'imaginait alors que l'Asie était beaucoup plus grande qu'elle ne l'est en réalité. Si on s'en rapporte aux mesures de l'époque et qu'on les compare à la grandeur absolue de notre globe, il faudrait étendre l'extrémité orientale de l'Asie jusqu'au méridien des îles Sandwich, au milieu du Pacifique, et prolonger encore le continent en semant à pleines mains, dans les mers limitrophes, des îles immenses et de nombreux archipels. Colomb, quand il osa

s'aventurer dans les profondeurs mystérieuses de l'Atlantique, croyait sincèrement qu'il rencontrerait sur son chemin ces îles asiatiques, et, quand il planta l'étendard castillan à Guanahuani, il ne douta pas un instant qu'il ne fût dans une de ces îles. A chacun de ses voyages il croyait avoir touché l'Asie. Cuba n'était pour lui qu'une grande presqu'île du continent, voisine du Cathay et de Cipangu, c'est-à-dire de la Chine et du Japon. Cette croyance était confirmée par la nature des productions américaines. L'or abondait dans l'Inde, et Colomb avait rapporté assez d'or pour être convaincu qu'on en trouverait des mines dans les îles qu'il venait de visiter. Le coton, autre production de l'Inde, se rencontrait dans ces îles. Le piment passait pour une sorte de poivre d'Inde. Les oiseaux que l'Amiral avait rapportés étaient ornés de plumes aussi riches et aussi variées que les oiseaux de l'Asie. L'alligator semblait le même animal que le crocodile. Toutes ces circonstances réunies déterminèrent les savants à adopter l'erreur de Colomb. Les pays découverts furent censés faire partie de l'Inde. Ferdinand et Isabelle leur donnèrent la qualification officielle d'Indes dans la ratification du traité de

Santa Fé, qu'ils accordèrent à Colomb à son retour. L'usage a prévalu. Lorsque l'erreur fut signalée et que la vraie situation du nouveau monde fut mieux déterminée, il conserva son premier nom. Aussi bien l'Amérique est toujours appelée Inde occidentale, et les indigènes sont toujours désignés sous le nom d'Indiens.

Le héros castillan, dont nous avons entrepris de raconter l'histoire, fut du nombre de ces hardis aventuriers qui se laissèrent emporter par delà l'Océan, vers l'ouest, au pays des merveilles ; et c'est lui qui, par sa magnifique découverte de l'océan Pacifique, démontra que l'Amérique n'était pas une dépendance du continent asiatique, mais bien un monde nouveau.

Vasco Nuñez de Balboa naquit à Xérès de los Caballeros en 1475. Sa famille était noble, mais pauvre. Il avait fait partie de la maison de don Puerto Carrero, seigneur de Moguer. A l'exemple de plusieurs de ses concitoyens, qui ne croyaient pas déroger en cherchant au delà des mers la fortune qui leur manquait en Europe, il s'enrôla parmi les compagnons de Rodrigo de Bastidas. Ce hardi notaire de Triana, près de Séville, avait obtenu la permission d'équiper deux caravelles Il partit à la découverte en octobre 1500,

après avoir choisi comme associé un pilote renommé, Juan de la Cosa. Le voyage fut heureux : Bastidas reconnut la côte du continent depuis le cap de la Vela jusqu'au port de Nombre de Dios. Il traita les indigènes avec douceur et recueillit par voie d'échange une quantité considérable d'or et de perles; mais les caravelles avaient été percées par les tarets : des voies d'eau se déclarèrent, et ce fut à grand peine que les Espagnols se jetèrent à la côte d'Hispaniola, en sauvant la partie la plus riche de leur cargaison. Francesco de Bobadilla était alors gouverneur de l'île. En vertu de ses prétendus privilèges, il fit arrêter les naufragés, comme coupables d'avoir commercé sans autorisation avec les insulaires, et ne consentit qu'à grand'peine à laisser retourner en Espagne Bastidas et Cosa. Quant à Balboa, qui commençait par ce rude apprentissage sa carrière si agitée et si dramatique, il demanda et obtint la permission de rester à Hispaniola. Il était encore trop petit compagnon et trop inconnu pour que le soupçonneux Bobadilla s'inquiétât de lui; mais il était pauvre, à peu près dénué de ressources, et ce n'était pas une tâche aisée que d'entreprendre soit une plantation dans l'île, soit des affai-

res commerciales, quand il ne pouvait compter que sur lui-même et sur son énergie. Ainsi que presque tous les premiers colons espagnols qui s'établirent en Amérique, il ne tarda pas à être criblé de dettes. Le domaine qu'il avait fondé à Salvatierra ne lui donna tout d'abord que des récoltes insignifiantes. Il était réduit aux dernières extrémités et se voyait obligé, pour satisfaire ses créanciers, ou bien d'aliéner sa liberté, ou bien de retourner piteusement en Europe en leur abandonnant sa concession, lorsqu'une circonstance imprévue le tira tout à coup d'embarras.

Les Espagnols avaient déjà reconnu les côtes du continent américain, mais sans y fonder d'établissement. En 1509 Alonso de Ojeda, qui avait fait plusieurs voyages dans cette direction et y avait acquis beaucoup de gloire et peu de fortune fit demander au roi Ferdinand, par l'entremise du vieil et renommé pilote Juan de la Cosa, la permission de fonder une colonie régulière dans la terre ferme. Au même moment, Diego de Nicuesa, courtisan accompli et de haute naissance, sollicitait la même autorisation. Le roi trancha la difficulté en leur accordant à tous deux des patentes et des dignités qui ne lui coûtaient rien, mais qui pouvaient

lui rapporter beaucoup. Il divisa en deux provinces la partie du continent située le long de l'isthme de Darien. La partie orientale, s'étendant jusqu'au cap de Vela fut appelée Nouvelle Andalousie et attribuée à Ojeda. La partie occidentale, comprenant le Veragua et allant jusqu'au cap Gracias á Dios, fut donnée à Nicuesa. Les deux gouverneurs avaient en outre, comme propriété commune, l'île de la Jamaïque.

Ojeda et Nicuesa arrivèrent presque en même temps à Santo Domingo. Ojeda avait pour lui une audace extraordinaire, une expérience nautique déjà sérieuse et le concours de Juan de la Cosa; mais il était pauvre, et son armement ne se composait que d'un vaisseau, de deux brigantins et de deux cents hommes. Nicuesa, au contraire, qui disposait de plus grandes ressources, équipa quatre grands navires et deux brigantins, et y embarqua une énorme quantité de provisions et de munitions. Après maintes querelles, d'ailleurs inévitables, entre les deux rivaux, ils finirent par s'entendre et mirent à la voile chacun de son côté.

Les deux expéditions échouèrent : Ojeda descendit à Caramari, aujourd'hui Carthagène. Il essaya de gagner les indigènes par la dou-

ceur, mais ce peuple vaillant, qui venait d'être pillé par les aventuriers, rejeta toute proposition d'accommodement. Il fallut combattre. Les Espagnols, vainqueurs, tombèrent dans une embuscade et furent tous tués, à l'exception de leur chef, que ses marins, inquiets de son sort, découvrirent au bout de quelques jours, caché parmi les mangliers de la côte. Ojeda fonda ensuite Saint-Sébastien, dans le golfe du Darien; mais il avait trop peu de monde pour garder sa conquête, et dut livrer des combats continuels pour se procurer des vivres. Désespérant de se maintenir, il résolut d'aller à Hispaniola chercher des secours et des vivres; mais il lui fallut auparavant traverser l'île de Cuba, puis s'arrêter à la Jamaïque, à travers des péripéties romanesques et des aventures tragiques. Ojeda ne put survivre à tant de travaux et de déceptions : il mourut à Santo Domingo, si pauvre qu'il fallut pourvoir aux frais de ses funérailles.

Nicuesa ne fut pas plus heureux. Il avait commencé par aider Ojeda à venger sa première défaite, puis il avait fait voile pour se rendre à Veragua. Trahi par un de ses officiers. Lope de Olano, et abandonné sur une île déserte où

moururent beaucoup des siens, il réussit à fabriquer trois embarcations qui le portèrent à l'est. Après une relâche à Porto Bello, où les indigènes firent tomber dans une embuscade une vingtaine de ses compagnons, il fonda Nombre de Dios, s'y fortifia et prit possession du pays au nom du roi d'Espagne. Les Indiens, sans égard pour cette formalité banale, le bloquèrent dans un étroit espace de terrain : Deux cent quatre-vingt-cinq de ses compagnons furent tués, et les rares survivants, obligés de se garer contre les flèches empoisonnées des Indiens, réduits à se nourrir de grenouilles, de lézards et d'écorces de palmiers, dont ils faisaient des gâteaux, allaient tous succomber, quand l'arrivée imprévue de quelques Espagnols leur permit de quitter cette localité maudite, et de chercher d'autres aventures.

Parmi les habitants de Santo Domingo auxquels Ojeda avait persuadé d'associer leur fortune à la sienne était le bachelier Martin Fernandez de Enciso. Ébloui par la promesse de devenir alcade mayor ou principal juge de la Nouvelle Andalousie, Enciso avait frété un bâtiment et annoncé qu'il le conduirait lui-même au siège du gouvernement d'Ojeda. Quand il fut

sur le point de mettre à la voile, bon nombre d'Espagnols, que tentait la perspective de nouvelles aventures, ou à qui leurs dettes inspiraient le désir de s'éloigner d'Hispaniola, conçurent le projet de rejoindre Enciso à bord de son navire. Leurs créanciers, ayant appris leurs intentions, obtinrent de Diego Colomb, gouverneur de l'île, une défense de prendre à bord tout individu poursuivi pour dettes. Non seulement ils surveillèrent les allées et les venues de l'équipage, mais encore un navire armé escorta le bachelier jusqu'à ce qu'il ne fût plus en vue de l'île. Un homme pourtant éluda ces précautions : ce fut Balboa. Il se fit rouler dans une barrique jusque dans le navire d'Enciso. On rapporte même qu'on l'enveloppa dans une toile à voile et qu'on le descendit à fond de cale comme un paquet. Le jeu était dangereux ; mais à peine le navire avait-il gagné la haute mer que Balboa paraissait aux yeux surpris du commandant. Enciso accueillit fort mal le débiteur fugitif ; il le menaça même de l'abandonner dans la première île déserte qu'il rencontrerait ; mais la réflexion lui inspira d'autres sentiments : Balboa passait pour brave ; c'était un *egregius digladiator*, comme l'écrit un de ses historiens,

Pierre Martyr, c'est-à-dire un coupe-jarret émérite. Il convenait parfaitement à l'entreprise projetée, qui réclamait des hommes d'initiative et de peu de scrupules. Las Casas, qui se connaissait en aventuriers, car il a vécu en leur compagnie, l'a dépeint en ces termes : « C'était alors un homme de trente-cinq ans, frais et dispos, dont les membres annonçaient la force, et la bonne mine le gentilhomme ; du reste fort entendu et taillé pour supporter une énorme fatigue... Dieu le réservait pour de grandes choses ! » Enciso lui annonça donc qu'il consentait à l'admettre parmi ses compagnons, et c'est sous ces singuliers auspices que Balboa commença une entreprise qui devait assurer à son nom l'immortalité, et à sa patrie d'incalculables richesses.

Enciso ne fut pas plus heureux qu'Ojeda et que Nicuesa. A deux reprises, non loin de l'emplacement de la future Carthagène et dans le pays des Zenu, les indigènes le repoussèrent avec perte. Arrivé à Saint-Sébastien, le principal de ses navires échoua sur un rocher, et une centaine de ses soldats tombèrent dans une embuscade d'Indiens. Les Espagnols étaient sur le point de renoncer à leur entreprise et

se disposaient à revenir à Santo Domingo, lorsque survint Balboa. qui ranima tous les courages. Il informa Enciso que, lors du voyage qu'il avait entrepris quelques années auparavant en compagnie de Bastidas, il avait reconnu tout le golfe d'Uraba, et se rappelait très bien un village indien, sur les rives d'un fleuve nommé Darien, dont la situation avantageuse l'avait frappé. « Le pays d'alentour est riche et fertile, ajoutait-il ; on y trouve des mines d'or. Les indigènes, bien que belliqueux, ne se servent pas d'armes empoisonnées. Pourquoi ne pas s'y transporter, y fonder une ville et appeler à soi les débris des bandes d'Ojeda et de Nicuesa? Pourquoi, en un mot, désespérer de la fortune parce qu'on n'avait pas réussi dans une première entreprise ? » Le conseil était bon. Enciso eut la sagesse de s'y conformer, et l'évacuation de Saint-Sébastien fut décidée.

CHAPITRE II

Fondation de Santa Maria de la Antigoa del Darien. — Déposition d'Enciso. — Catastrophe de Nicuesa. — Procès d'Enciso. — Balboa reste seul au Darien.

Quelques jours plus tard, les Espagnols, guidés par Balboa, débarquaient au Darien. Les indigènes et leur cacique Zemaco les attendaient de pied ferme, après avoir mis leurs femmes et leurs enfants en lieu de sûreté. La partie qui s'engageait était décisive. Vaincus, les Espagnols étaient perdus; vainqueurs, ils avaient l'espoir de fonder une importante colonie et de s'emparer d'un pays riche et salubre. Aussi luttèrent-ils avec le courage du désespoir. Les Indiens, de leur côté, résistèrent avec énergie, mais, une fois de plus, la discipline et les armes européennes l'emportèrent sur la valeur et le bon droit des indigènes. Ils furent battus et dispersés. Aussitôt les Espagnols, dans l'eni-

vrement de la victoire, prennent la résolution d'établir le siège du gouvernement dans la bourgade de Zemaco, et nomment la colonie naissante, en l'honneur d'un vœu fait à une vierge de Séville, Santa Maria de la Antigoa del Darien.

Balboa venait de rendre un grand et signalé service à ses compagnons; il ne tarda pas à leur en demander la récompense. Enciso déplaisait aux Espagnols par son arrogance et son pédantisme. Il avait eu l'imprudence de leur défendre, sous peine de mort, de faire le trafic de l'or avec les naturels. Il déplaisait surtout à Balboa, qui n'avait pas oublié ses menaces. Une cabale s'ourdit contre lui. Sous prétexte que Santa Maria de la Antigoa était bâtie dans la juridiction du gouvernement de Nicuesa, et que Enciso, en sa qualité d'alcade mayor d'Ojeda, ne pouvait exercer en ce lieu qu'une autorité usurpée, Balboa engagea ses compagnons à ne plus obéir à Enciso. Les Espagnols se laissèrent aisément convaincre : ils enlevèrent toute autorité à l'infortuné bachelier et nommèrent alcades provisoires Balboa et un certain Zamudio.

Sur ces entrefaites arriva un navire espa-

gnol commandé par Rodrigo de Colmenares, qui cherchait Nicuesa et qui lui apportait des approvisionnements. Comme c'était au nom de Nicuesa qu'on avait déposé Enciso, et que Colmenares était en quelque sorte le représentant de Nicuesa, il était difficile de méconnaître la légalité de son pouvoir. D'ailleurs Colmenares avait généreusement distribué des provisions et ainsi gagné tous les cœurs. Il fut donc convenu que Colmenares croiserait le long de la côte pour trouver Nicuesa, et qu'on l'inviterait à venir prendre le commandement du Darien. Balboa était par cela même dépossédé de son autorité temporaire, mais il était trop prudent pour entrer en lutte ouverte avec un supérieur investi de droits et de privilèges par le roi. Il se résigna donc et attendit, persuadé que sa bonne fortune lui fournirait bientôt l'occasion de reprendre le pouvoir.

Nicuesa était à toute extrémité à Nombre de Dios, lorsque Colmenares réussit à le trouver; il vivait dans la misère la plus profonde. De toute sa troupe, si nombreuse, si prospère, il ne lui restait que soixante hommes si jaunes, si maigres, si affaiblis par les souffrances qu'on ne pouvait les voir sans pitié. Aussi

Colmenares fut-il accueilli comme un sauveur, surtout quand il apprit à Nicuesa qu'on l'attendait comme gouverneur à Santa Maria de la Antigoa. Le malheur n'avait pas appris la prudence à ce dernier. Il parla comme s'il était déjà le gouverneur du Darien, et s'emporta jusqu'à menacer les compagnons de Balboa et d'Enciso, qui, disait-il, avaient enfreint le monopole de la couronne en ramassant de l'or. Ces menaces ne furent pas perdues pour deux des Espagnols de Santa Maria, qui avaient accompagné Colmenares. Ils revinrent en toute hâte au Darien, et rapportèrent à leurs compagnons avec les exagérations d'usage les imprudentes paroles de Nicuesa. « Nous avons fait un heureux échange, leur dirent-ils, en remplaçant Enciso par Nicuesa. Nous avons fait venir la cigogne pour nous gouverner ; elle ne sera satisfaite qu'après nous avoir dévorés. »

Balboa, qui remarquait l'embarras de ses compagnons, n'eut pas de peine à leur persuader que l'unique moyen d'en sortir était de ne pas permettre à Nicuesa de débarquer. En effet, quand cet infortuné se présenta au Darien, on lui défendit de mettre pied à terre. Il parvint néanmoins à sortir de son navire, mais les Es-

pagnols se jetèrent sur lui et l'auraient arrêté s'il ne leur avait échappé en courant le long du rivage jusqu'à la forêt prochaine. Balboa qui commençait à se repentir d'avoir excité la tempête, vint alors à son aide. Il empêcha qu'on ne le poursuivît dans la forêt et obtint qu'on entrerait en négociations avec lui. Plutôt que de retourner à Nombre de Dios, l'infortuné gouverneur demandait à être reçu comme compagnon. Il implora même comme une grâce la prison.

On fut sans pitié pour lui. Malgré Balboa, saisi de compassion pour cette grande infortune, on le força de s'embarquer avec dix-sept compagnons sur un brigantin avarié, hors d'état de résister aux dangers et aux fatigues de la mer.

A peine lui donna-t-on les provisions nécessaires. Cette frêle barque mit à la voile le 1er mars 1511. On n'en entendit plus parler. Il est probable que le brigantin sombra dans la mer des Caraïbes ou que l'équipage mourut de faim et de soif.

Balboa s'était relativement bien conduit vis-à-vis de Nicuesa : il avait essayé de le sauver, et aurait voulu qu'on l'épargnât. Il agit avec



moins de droiture vis-à-vis du seul rival, qu'il eût désormais à redouter, le bachelier Enciso.

Malgré sa première déposition, Enciso avait en effet conservé des partisans, et leur nombre augmenta quand Nicuesa quitta le Darien : aussi réclama-t-il le commandement. Balboa le demanda également pour lui, et, comme il était le favori des colons par sa valeur, sa franchise, et sa générosité, il ne tarda pas à comprendre que ses compagnons allaient se déclarer en sa faveur. Il voulut alors mettre les formes légales de son côté, et traduisit Enciso en jugement comme coupable d'avoir usurpé les fonctions d'alcade mayor dans un pays qui ne dépendait pas de la juridiction d'Ojeda. Enciso plaida lui-même sa cause; mais il parlait devant des hommes qui se souciaient peu des lois et préféraient pour chef un soldat à un magistrat. Il fut déclaré coupable, mis en prison et tous ses biens furent confisqués. Cependant ses amis intercédèrent en sa faveur, et Balboa, qui était compatissant, lui permit de retourner en Espagne. Seulement, comme il se doutait bien qu'Enciso le desservirait en Europe, il engagea son collègue Zamudio, impliqué comme lui dans cette affaire, à

partir pour l'Espagne sur le même bâtiment qui y conduirait Enciso, afin de présenter les affaires sous un jour plus favorable et de solliciter une commission royale et la confirmation du pouvoir que lui avaient décerné ses compagnons.

CHAPITRE III

Balboa est à la hauteur de ses nouvelles fonctions. — Son caractère. — Sa politique. — Expédition infructueuse de Dobayba. — Résistance du cacique Zemaco. — Envoi de Colmenares, Cayzedo et del Campo en Espagne.

Ojeda mourant de faim et de misère à Hispaniola, Nicuesa perdu sur quelque point ignoré de la mer des Antilles, Enciso dépossédé et renvoyé en Europe, Zamudio écarté sous prétexte de faire valoir les intérêts communs, Balboa restait le seul maître à Santa Maria de Antigoa. A peine avait-il obtenu cette place tant convoitée, qu'un prodigieux changement s'opéra en lui. Ce coureur d'aventures devint un administrateur de premier ordre; ce chef de brigands se transforma en général et en conquérant. Ne comptant ni sur la protection des ministres, qu'il ne connaissait pas, ni sur des négociations qu'il ne pouvait suivre lui-même, il ne chercha plus

qu'à effacer par de glorieux travaux, un passé peu honorable ; il voulut se rendre digne de la faveur qu'il sollicitait par d'éclatants services. Dès ce moment jusqu'à sa mort il se voua tout entier à la réalisation de cette idée généreuse.

Il s'agissait avant tout de faire de Santa Maria un établissement sérieux. En quelques mois, Balboa eut subjugué tous les caciques des environs, dont quelques-uns lui opposèrent une énergique résistance. L'un d'entre eux, Zemaco, le maître naturel du Darien, réussit à faire tomber dans une embuscade quelques Espagnols commandés par Francesco Pizarro, le futur conquérant du Pérou ; mais ce dernier, excité par les généreuses paroles de Balboa, prit une éclatante revanche.

Les lois de l'humanité étaient rarement mises en pratique dans ces expéditions. Les Espagnols se croyaient en droit de considérer les Indiens comme des êtres de nature inférieure ; ils les traitaient volontiers de rebelles, quand ils refusaient de leur obéir. Ils n'observaient même pas à leur égard les principes les plus élémentaires de l'honneur : ainsi, quand ils avaient reçu l'hospitalité d'un cacique, s'étaient assis à

sa table, et lui avaient fait mille promesses d'amitié, ils revenaient à l'improviste et réduisaient en esclavage le malheureux chef et sa famille, coupables de trop de confiance. Tous les Indiens, pris les armes à la main, étaient massacrés et leurs villages incendiés. Sous prétexte de les punir des affreux supplices dont ils accablaient les Espagnols qui tombaient entre leurs mains, le conquistador avait imaginé de se servir contre eux de lévriers sanguinaires, déjà habitués à la chasse de l'homme dans les forêts d'Hispaniola. L'un d'entre eux, Leoncico, est resté célèbre. On lui donnait, comme à un compagnon, sa part du butin en or et en esclaves, et il la méritait certes bien, car, au dire d'un contemporain, Oviedo, les Indiens avaient si peur de lui qu'il représentait à lui seul plus de vingt hommes armés. Un mot de Balboa suffisait, dit-on, pour le calmer, et ce mot Balboa le prononça souvent, surtout quand son autorité fut reconnue dans la région.

Balboa, en effet, n'était pas cruel comme le furent presque tous ses contemporains en Amérique. Il ne versa jamais le sang que par nécessité ; il avait dans le caractère je ne sais quoi de chevaleresque et d'aimable, qui enthou-

siasmait ses farouches compagnons et séduis
jusqu'aux Indiens. A diverses reprises il
sauvé par des Indiennes qui l'avertirent d'u
embuscade ou d'un danger. L'histoire a co
servé le nom de l'une d'entre elles, la sœur
Careta, cacique de Coyba, qui devint le ga
d'une alliance étroite entre Balboa et son frè
Cette femme acquit une grande influence s
le conquistador, qui de son côté la traita av
beaucoup d'égards et même de tendresse. C'
à son affection pour elle qu'on doit, jusqu'à
certain point, attribuer sa perte.

Les diverses expéditions qui partirent
Santa Maria étaient surtout en quête de
régions aurifères, que de vagues traditions f
saient connaître aux indigènes, mais dont ils
révélaient l'existence qu'à la dernière extrémi
Aussi bien de nombreuses fables se mêlaien
ces révélations, et souvent les Espagnols fur
entraînés dans d'âpres solitudes à la poursu
de trésors chimériques. Ils avaient enten
parler d'une province nommée Dobayba, sit
à 40 lieues du Darien sur les bords d'une gran
rivière qui se jetait par plusieurs embouchu
dans le golfe d'Uraba. D'après le dire des I
diens, un temple existait dans la contrée, re

pli de trésors immenses par suite des offrandes envoyées de génération en génération. De plus, le pays était riche en mines d'or et en productions de tout genre. Balboa résolut de pénétrer dans ce territoire, et de s'emparer des trésors accumulés dans le temple. Il partit avec cent soixante-dix de ses plus braves compagnons, en confia la moitié à son lieutenant Colmenares, et, avec l'autre, remonta une des branches du fleuve qui arrosait la contrée. Ce fleuve est l'Atrato. Zemaco, l'irréconciliable adversaire des Espagnols, avait eu vent de leur entreprise ; il avait aussitôt pris les devants et engagé les caciques à se retirer devant l'ennemi commun et à l'affamer plutôt que de le combattre. En effet, Balboa ne rencontra que des villages déserts, et fut bientôt obligé de battre en retraite et de rejoindre son lieutenant Colmenares. Les deux bandes réunies pénétrèrent alors sur le territoire d'un cacique nommé Abibeyba. Le pays était inondé et marécageux ; les naturels habitaient au milieu des arbres et n'arrivaient à leurs demeures aériennes que par des échelles qu'ils retiraient le soir en cas d'attaque. Ils repoussèrent toutes les propositions des Espagnols. Balboa fut obligé de couper et

de brûler le pied des arbres pour les forcer à descendre et lui donner les renseignements et les vivres qu'il réclamait. Ayant ainsi parcouru une étendue considérable de pays, mais sans rencontrer ni mines d'or ni temple de Dobayba, Balboa retourna au Darien avec son butin et ses captifs, laissant dans le pays un de ses officiers, Bartholome Hurtado, avec une petite garnison.

Zemaco, le persévérant adversaire des Espagnols, profita de la division en deux bandes de cette petite troupe pour en massacrer la plus importante, et forcer Hurtado à retourner en toute hâte au Darien. Encouragé par ce premier succès, il forma avec les caciques du voisinage un plan d'attaque bien combiné, et qui faillit réussir, contre Santa Maria de Antigoa. Par bonheur pour Balboa qui ne s'attendait pas à cette attaque, une Indienne nommée Fulvia, dont le frère était parmi les conjurés, et qui aimait le brillant conquistador, trahit ses compatriotes. Balboa tomba à l'improviste sur leurs bandes éparses, les dispersa sans peine et, par la rapidité de cette répression, prévint toute autre tentative d'hostilité.

Malgré ces heureuses expéditions, malgré

l'affermissement de son autorité non seulement sur les Indiens mais aussi sur ses rudes compagnons, Balboa n'avait pas encore reçu de nouvelles de l'alcade Zamudio. Il craignait qu'Enciso n'eût réussi à le desservir auprès du roi Ferdinand, ou bien que la colonie ne fût abandonnée à son destin, c'est-à-dire condamnée à l'épuisement et à la ruine. Sans doute il avait envoyé un de ses compagnons, Valdivia, à Hispaniola, et le trésorier du roi, Miguel de Pasamonte, gagné par de riches présents, lui avait accordé le titre de capitaine général de la colonie ; mais la légalité de ce titre était contestée, et à diverses reprises quelques ambitieux, entre autres Alonzo Perez et Corral, avaient organisé de véritables émeutes et ébranlé l'autorité déjà si précaire de Balboa. Ce dernier, afin de dissiper les inquiétudes de ses partisans et de raffermir sa situation, résolut de se rendre lui-même en Espagne ; mais à peine avait-il fait part de ce projet à ses compagnons que ceux-ci le supplièrent de rester, comme étant le seul capable d'administrer le Darien et d'inspirer du respect aux Indiens. Balboa se laissa toucher par leurs prières et décida qu'on enverrait à sa place Juan de Cayzedo et Rodrigo Colmenares.

Ils furent chargés de lettres contenant l'éloge le plus exagéré des richesses du pays. Pour donner plus de poids à ces récits emphatiques, les Espagnols sacrifièrent une partie de l'or qu'ils avaient amassé, et la mirent en commun pour en faire un présent au roi. Quelques jours plus tard partait un autre envoyé, Sebastian del Campo, chargé de nouvelles lettres et de nouveaux présents. Une de ces lettres nous est parvenue ; c'est celle qu'envoyait Balboa. Elle est écrite d'un style rude et naïf; le conquistador n'était pas un écrivain. Il revient souvent sur le même fait, il entasse au hasard le récit de ses aventures et ses observations sur la nature et les productions du pays; mais c'est un curieux monument de grandeur et de naïveté, de diplomatie militaire et de candeur surprenante. Cette lettre n'a jamais été, à notre connaissance du moins, traduite en français. Malgré sa longueur et ses incorrections, nous la reproduirons dans son intégrité, espérant faire ainsi mieux connaître le héros dont nous avons entrepris de retracer la biographie.

CHAPITRE IV

Lettre de Balboa au roi Ferdinand.

« Très chrétien et très puissant seigneur, ces jours passés j'écrivis à Votre Majesté Royale par une caravelle qui vint à cette ville. Je faisais savoir à Votre Altesse toutes les choses arrivées de ce côté. J'écrivis également par un brigantin qui partit de cette ville pour se rendre à Hispaniola, afin de prévenir l'Amiral de l'extrême nécessité à laquelle nous étions réduits. Dieu nous a depuis secourus de deux navires chargés de provisions, avec lesquelles nous avons réparé nos forces. Sans cela cette terre eût cessé d'être peuplée, car nous étions tellement à bout que, si le secours avait beaucoup tardé, il n'eût plus été d'aucune utilité quand il serait arrivé, car il n'y aurait plus eu personne à sauver, par suite de la famine que nous avons éprouvée. En effet, à cause de la grande

nécessité où nous nous sommes trouvés, nous sommes ici moins de trois cents hommes, en comptant ceux d'Alonzo de Ojeda, dans la province d'Uraba, et ceux de Diego de Nicuesa dans la province de Veragua. J'ai réussi non sans peine à les fondre en une seule troupe, comme Votre Majesté Royale pourra s'en assurer en prenant connaissance d'une autre lettre que je lui ai adressée, et qui contient mon rapport sur tout ce qui s'est passé ici.

« Votre Altesse Royale me mande d'aller chercher les personnes qui sont dans l'établissement de Diego de Nicuesa et de leur témoigner tous les égards possibles. Votre Altesse Royale saura que, depuis que Diego de Nicuesa vint à cette ville, et partit d'ici pour aller dans l'île d'Hispaniola, je pris autant de soin des compagnons qu'il laissa dans son établissement que s'ils avaient été à ma charge, amenés directement de Castille, et reçus de vos mains. Dès que je sus qu'ils étaient dans le besoin, je résolus de leur envoyer des approvisionnements, une, deux et trois fois. Enfin, il y a de cela environ un an et demi, je les fis venir dans cette ville, voyant qu'ainsi j'accomplissais le service de Votre Majesté. Si je n'étais allé à leur se-

cours, tous étaient perdus. Il en mourait de cinq à six par jour, et les Indiens continuaient à en diminuer le nombre. Donc tous ceux que laissa Nicuesa sont maintenant avec nous dans cette ville.

« Du jour où ils y arrivèrent, on leur a fait aussi bonne compagnie que Votre Altesse me le recommande. Entre eux et nous on n'a pas plus établi de différences que si nous étions venus tous ensemble. A peine installés, on leur distribua des domaines et des terres de culture dans de bonnes conditions, sur le même pied que ceux qui vinrent avec moi pour les gagner, car les terres et domaines n'étaient pas encore partagés, et ils se trouvèrent à temps pour obtenir leur part de tout ce qui était bon.

« Je fais savoir à Votre Altesse Royale que les deux gouverneurs, aussi bien Diego de Nicuesa qu'Alonso de Ojeda, ont fait de mauvaises affaires par leur faute. Ils furent cause de leur ruine parce qu'ils ne surent pas se bien conduire : dès leur arrivée dans ce pays ils montrèrent tant de présomption et de légèreté qu'on les eût dit maîtres de la terre; sans quitter leur lit, ils se flattaient de commander la région et de prendre toutes les mesures nécessaires;

ils crurent, une fois ici, qu'ils n'avaient plus qu'à vivre à leur aise. Or la nature du sol est telle que, si celui qui veut le gouverner s'endort, quand il se réveille il est trop tard. Le maître d'une terre doit l'inspecter et la visiter en tous sens plusieurs fois. Comme le pays est très pénible à traverser à cause des nombreuses rivières, des marécages produits par de grands amas d'eau et des montagnes où beaucoup de monde meurt de fatigue, il faut affronter les mauvaises nuits et les fatigues, et chaque jour s'exposer mille fois à la mort. C'est pour cela qu'ils aimaient à se décharger de ces soins sur certaines personnes auxquelles il importait peu que les choses allassent bien ou mal. Ainsi se comportait Diego de Nicuesa, et telle fut la cause de sa perte, ainsi que de la perte d'Ojeda.

« Aussi bien, pour que Votre Majesté sache comment se conduisait Diego de Nicuesa et sur quel personnage il se déchargeait, je vous envoie un rapport sur tout ce qui s'est passé. Par là Votre Altesse Royale verra comment se gouvernaient les affaires et comment était exécuté ce qui convenait au service de Dieu et de Votre Majesté. La plus grande partie de sa ruine vient des mauvais traite-

ments qui furent infligés à ses compagnons. Lui et Ojeda croyaient qu'une fois qu'ils tenaient les gens dans ce pays ils les tenaient en esclavage. Des vivres mêmes que l'on trouvait dans les expéditions de découverte on leur faisait très petite part; de tout l'or et des objets précieux qu'on rencontra on ne leur donna jamais la valeur d'un réal. En conséquence tous étaient si complètement dégoûtés que, lors même qu'ils voyaient l'or à côté d'eux, ils ne voulaient pas le ramasser, sachant qu'ils n'en tireraient pas grand'chose.

« Je désire faire savoir à Votre Royale Majesté comment j'ai découvert les grands secrets de cette terre. Votre Altesse Royale saura d'abord que, depuis notre arrivée dans ce pays, j'ai soigné ses intérêts à tel point que jour et nuit je ne songe qu'au moyen de faire mon devoir, de rendre de bons services, de mettre en sûreté moi et le peu de monde que Dieu a amené ici avec nous, de chercher à guérir nos maux et soutenir nos vies jusqu'à ce que Votre Majesté nous envoie du renfort. Votre Altesse Royale le verra par nos actes.

« Surtout j'ai eu soin, partout où je suis allé, que les Indiens de cette terre fussent bien trai-

tés, ne consentant à leur faire aucun mal, les traitant avec une grande bonne foi, leur donnant beaucoup de babioles venant de Castille, afin de les attirer à notre amitié. Cette bonne foi a été cause qu'ils m'ont révélé de très grands secrets et m'ont fait connaître des choses qui peuvent nous procurer d'énormes richesses et une quantité d'or, dont Votre Altesse Royale tirera grand profit. Très puissant seigneur, bien des fois je me demande comment il nous a été possible de nous tirer d'affaire, aussi mal secourus par les habitants d'Hispaniola que si nous n'avions pas été chrétiens. Heureusement Notre-Seigneur avec son infinie clémence a bien voulu nous pourvoir avec les ressources du pays, parce que nous avons été parfois dans un tel dénûment que nous pensions mourir de faim; mais, au temps de la plus grande nécessité, Notre-Seigneur nous enseignait le moyen de nous sauver.

« Votre Altesse Royale saura que, depuis que nous sommes ici, nous avons tellement couru de côté et d'autre à cause de nos besoins pressants que je me demande comment nous avons pu résister à tant de fatigues. Je crois que celles de nos entreprises qui ont réussi ont été plutôt conduites par la main de Dieu que par celle des

hommes. J'ai eu soin jusqu'ici de ne jamais laisser sortir la troupe sans marcher moi-même à sa tête, que ce fût de jour ou de nuit, qu'il s'agît de traverser les ruisseaux ou les marais, les collines ou les montagnes. Or les marais de ces pays, il ne faudrait pas que Votre Altesse Royale s'imaginât qu'ils ne soient pas considérables et que nous les traversons en nous jouant. Souvent il nous arrive d'aller une, deux ou trois lieues à travers les marais et l'eau, tout nus, portant sur la tête nos vêtements ramassés dans nos rondaches. Sortis d'un marais nous entrons dans un autre, et cela continue douze ou treize jours.

Si la personne qui gouverne cette terre se décharge sur d'autres et reste à la maison, aucun de ceux qu'il envoie à sa place avec les compagnons ne pourra faire autrement que de commettre beaucoup d'erreurs et courir le risque de se perdre, lui et sa suite, car son mandataire ne prendrait pas souci de l'intérêt général, et ce à quoi il penserait tout d'abord serait de bien vivre et de s'épargner la fatigue. J'ai le droit de parler ainsi, comme personne qui a vu de quoi il retourne, attendu que certaines fois, trois fois au plus, que je ne suis pas allé en campagne avec

mes hommes, par suite de divers empêchements qui m'ont retenu dans le pueblo pour faire les semailles, j'ai constaté que les lieutenants que j'envoyais à ma place ne faisaient pas leur devoir, et l'on a vu les gens de leur compagnie dans un grand embarras, parce qu'ils n'avaient pas eu souci de leurs fonctions.

« Moi, Seigneur, j'ai continuellement veillé à la juste répartition de tout ce qu'on s'est procuré jusqu'à ce jour, l'or aussi bien que l'ambre et les perles, après avoir mis à part ce qui revient à Votre Altesse Royale. J'ai fait de même pour tout le reste, étoffes ou vivres, car, jusqu'ici, nous avons fait plus de cas des vivres que de l'or. Nous avions en effet plus d'or que de santé, et il m'est arrivé plus d'une fois, en plusieurs cantons, de plus me réjouir de trouver une corbeille de maïs qu'une corbeille d'or. Tout cela je le certifie à Votre Majesté, parce que, d'habitude, la nourriture nous a plus manqué que l'or. Je certifie également à Votre Altesse Royale que, si je n'avais pas eu soin d'aller de ma personne, en avant de tous, chercher les vivres pour ceux qui marchaient avec moi et pour ceux qui demeuraient dans cette ville, c'eût été miracle qu'il fût resté quelqu'un de vivant et dans

cette ville et dans cette terre. Il aurait fallu que Notre-Seigneur opérât un miracle de sa miséricorde en notre faveur. Dans la répartition de l'or qu'on a trouvé, j'ai observé cette règle : on l'a distribué à ceux qui sont allés le chercher, à chacun selon son rang, tous étant de la sorte satisfaits et contents. Quant aux vivres, tous reçoivent une part, même ceux qui ne vont pas à la découverte.

« Je désire rendre compte à Votre Altesse Royale des choses et des grands secrets et des merveilleuses richesses qu'il y a en ce pays, dont Notre-Seigneur vous a fait maître quand il m'en a révélé l'existence, et m'a réservé l'honneur de le découvrir le premier, honneur dont je le remercie et le loue chaque jour, et dont je me tiens pour l'homme le plus fortuné qui fût jamais. Puisque ainsi Notre-Seigneur a bien voulu que par ma main fussent posés de si grands fondements, je supplie Votre Altesse Royale de permettre que j'arrive au terme d'un voyage si important, et j'ose supplier Votre Majesté Royale, parce que je sais que vous en tirerez grand profit, et qu'avec l'aide de Dieu je pourrai, par mon activité et mon zèle, conduire l'affaire de telle sorte que vous serez bien servi. Pour réaliser cela, Votre

Majesté, pour le présent, doit commander qu'on fasse venir ici cinq cents hommes, ou davantage, d'Hispaniola, afin qu'avec eux et ceux qui sont ici avec moi (tout au plus cent hommes propres à la guerre), je puisse pourvoir au nécessaire, m'enfoncer dans le pays, et passer à la mer du côté du midi. Comme je n'ai pas fait part de ce que je sais à ce sujet à mes compagnons, à cause de certains détails, et que mes révélations n'ont été que superficielles, le secret et la vérité de tout est ce que j'écris à Votre Altesse Royale.

«Très puissant Seigneur, ce que par bonne industrie et avec beaucoup de fatigue j'ai eu la bonne fortune de découvrir est ce qui suit : Dans cette province du Darien, on a trouvé beaucoup de mines très riches et de l'or en grande quantité. On a signalé vingt ou trente cours d'eau qui charrient de l'or. Ils sortent d'une montagne qui est à environ deux lieues de cette ville et se dirige vers le midi. Les ruisseaux qui charrient de l'or vont jusqu'à deux lieues de cette ville vers le midi. Quant à la montagne elle s'abaisse sur ce point du littoral vers le couchant. Bien qu'on n'ait aperçu aucune rivière roulant de l'or dans la direction



du couchant, je crois qu'il y en a. En remontant pendant trente lieues la grande rivière San Juan, on trouve, sur la droite, la province d'Abanumaqué, qui présente de grands avantages pour l'or. Je sais en effet, à ne pas en douter, qu'il y a dans cette province des rivières aurifères. J'en ai été informé par le cacique que j'ai ici près de moi, et par d'autres Indiens ou Indiennes également présents et qui dépendent de ce pays que j'ai occupé. En remontant le rio Grande trente lieues sur la gauche, on trouve un affluent très beau et très grand. Si on remonte cet affluent pendant deux jours, on pénètre sur le territoire du cacique Dovaïve. C'est un grand seigneur, possesseur d'un territoire étendu et bien peuplé. Il a beaucoup d'or dans sa maison, et pourtant on ne s'en douterait pas si on n'était au courant des choses de ce pays. Je le sais néanmoins de source certaine. Tout l'or qui sort par le golfe et tout celui des caciques proviennent du territoire de Dovaïve. On affirme qu'ils ont beaucoup d'objets en or, d'étrange forme et très grands. Plusieurs Indiens qui les ont vus m'assurent que le cacique Dovaïve possède certaines corbeilles d'or dont chacune équivaut à la charge d'un

homme. Ce cacique recueille tout l'or qui lui est apporté de la montagne, et voici comment : à deux journées de là s'étend une terre fort belle, mais peuplée par des Indiens féroces et méchants, qui mangent les hommes autant qu'ils peuvent s'en procurer. Ils ne reconnaissent aucun maître et n'obéissent à personne. Peuple guerrier, vivant chacun pour soi, ils sont seigneurs des mines ; or ces mines, à ce qu'on m'a dit, sont les plus riches du monde. Elles sont situées dans un pays où se dresse la montagne qui paraît être la plus haute du monde. Je crois en effet qu'on n'en a jamais vu de pareille hauteur. Elle commence près de ce golfe, du côté d'Uraba, un peu dans l'intérieur du continent, à vingt lieues environ de la mer et dans la direction du midi. Là où elle commence s'étend une plaine, mais qui s'élève rapidement et devient si haute qu'elle se couvre de nuages. Il y a deux ans qu'on n'a vu son sommet, sauf deux fois, parce qu'elle est toujours couverte par les nuées. Arrivée à sa plus grande hauteur, elle tombe brusquement. Jusque-là elle est garnie d'épaisses forêts, puis ses flancs ne sont plus revêtus que de fourrés, et la montagne finit dans la plus belle terre du



monde et la plus unie, sur la frontière de ce cacique Dovaïve.

« Les mines les plus riches sont à la pointe de cette terre, en revenant du côté du soleil levant. Deux journées de marche séparent le cacique Dovaïve de ces riches mines. On recueille l'or sans travail, de deux façons différentes. D'abord on attend la crue des torrents, et lorsque, après la crue, ils sont à sec, l'or reste à découvert; c'est l'eau qui le détache en grains très gros des ravins de la montagne. Les Indiens indiquent qu'ils sont gros comme des oranges et comme le poing. A en croire leurs indications, certaines pièces ressemblent à des planches plates. Il y a une autre manière de recueillir l'or; on attend que l'herbe soit sèche sur la montagne, on y met le feu, et quand l'incendie a eu lieu, on va chercher sur les hauteurs et dans les parties les plus propices. De la sorte on recueille l'or en grande quantité et en très beaux grains. Les Indiens qui recueillent cet or le portent fondre en grains, tel qu'ils le recueillent, et en font commerce avec le cacique Dovaïve. Ce dernier leur donne en payement des jeunes gens et des enfants à manger, et des Indiennes pour leur tenir lieu de com-

pagnes; ils ne mangent pas ces dernières. Le cacique leur donne encore des porcs, abondants dans la région, beaucoup de poisson, des étoffes de coton, du sel, des objets d'or travaillés comme ils les aiment. Ces Indiens n'ont de commerce qu'avec le cacique Dovaïve, parce qu'ils n'ont nul autre débouché. Le cacique a une grande fonderie d'or dans sa maison, et cent ouvriers qui continuellement travaillent l'or. Je sais tout cela de façon certaine, parce que je ne m'occupe pas d'autre chose partout où je vais. J'ai eu soin de m'en informer auprès de nombreux caciques et Indiens ainsi qu'auprès des voisins de Dovaïve. Toutes les relations concordent. Je le sais de diverses manières : aux uns j'ai donné la torture, les autres me l'ont dit par amitié et ceux-là parce que je leur ai donné des choses de Castille.

« Je tiens pour certain qu'en remontant de cinquante lieues le fleuve San Juan, on rencontrera sur l'une et l'autre rive de riches mines d'or. On ne peut naviguer sur ce rio qu'en canots d'Indiens, car il se divise en plusieurs petits bras étroits et resserrés par des arbres, et on ne peut s'y engager qu'avec des canots de trois ou quatre palmes de large. Quand on aura re-

connu le rio, on pourra construire des bateaux de huit palmes de large, et des grosses barques que vingt rameurs pourront conduire à la manière des bateaux à voile latine. En effet, le courant du rio est très fort, et, même avec les canots des Indiens, on ne peut pas bien naviguer. Quand souffle la brise, on peut naviguer avec des barques qui portent jusqu'à douze tonnes, mais en s'aidant de la rame à certains détours que fait quelquefois le rio. Quand on suit la voie de terre, il faut s'écarter de trois, quatre et quelquefois cinq lieues du rio, et encore ne peut-on monter à cheval sur tout le parcours que nous avons suivi. Il est vrai qu'on peut quelquefois arriver en barque jusqu'au rio par certains canaux qui y conduisent, mais on ne peut pas pénétrer jusqu'au rio principal qui est entouré de marécages. L'endroit le plus proche pour l'atteindre par l'embouchure est à une demi-lieue. La population qu'on rencontre en remontant le rio est mauvaise et belliqueuse. Il faut user de beaucoup de précautions avec eux.

« J'ai bien d'autres renseignements à communiquer, mais je n'adopte pas d'opinion avant plus amples informations, et je crois qu'avec

l'aide de Dieu on saura ce qu'il en est. Sur le littoral à vingt lieues d'ici dans la direction du couchant est une province qui s'appelle Careta. On y rencontre des rivières qui roulent de l'or. Je le sais par quelques Indiens et Indiennes qui sont ici dans cette ville. On n'est pas allé les voir de plus près, crainte de jeter l'alarme dans la contrée. D'ailleurs, nous ne sommes pas nombreux et nous attendons que nous ayons reçu des renforts. En descendant la côte plus bas, jusqu'à quarante lieues de cette ville, et en entrant dans les terres jusqu'à douze lieues, on trouve deux caciques qui se nomment Comogre et Pocorosa. Ils sont aussi près de la mer l'un que l'autre. Ils sont continuellement en guerre l'un contre l'autre. Chacun d'eux possède un ou deux pueblos sur le littoral; ils s'y approvisionnent de poisson pour l'intérieur. Les Indiens m'ont affirmé que chez ces deux caciques on rencontrait des rivières très abondantes en or.

« A une journée de marche de Pocorosa sont de magnifiques montagnes : ce sont des sierras dénudées, sans massifs boisés, à peine garnies de quelques bouquets de bois qui tiennent à des torrents descendant de la montagne. On

trouve çà et là des caciques qui ont de l'or en quantité chez eux. On prétend même que ces caciques entassent l'or dans des sacs, comme ils feraient du maïs, car ils ont tant d'or qu'ils ne veulent pas le mettre dans des corbeilles. On dit que toutes les rivières de ces sierras contiennent de l'or, et qu'il y a des pépites fort grosses et en grande quantité. Voici comment on le recueille : on le voit dans l'eau, on le ramasse, et on le met dans des corbeilles; on le ramasse encore dans les torrents dès qu'ils sont secs. Afin que Votre Majesté soit plus complètement informée des choses de ce pays, je lui envoie un Indien prisonnier qui en a lui-même souvent recueilli. Que Votre Altesse Royale ne prenne pas la chose en plaisanterie, car je suis certain de ce que j'avance par le témoignage de chefs et de caciques indiens. Je me suis approché de ma personne, Seigneur, jusqu'à une journée de ces montagnes, mais je n'y suis pas arrivé; je n'ai pu le faire faute de monde. L'homme ici arrive où il peut et non où il veut.

« De ces montagnes partent des plaines dans la direction du midi. Les Indiens disent que l'autre mer est à trois lieues de là; tous les caci-

ques et Indiens de Comogre affirment qu'il y a chez les caciques de l'autre mer une telle quantité d'or ramassé en objets d'art, qu'à cette pensée nous sommes comme hors de nous. Ils disent qu'il y a de l'or dans tous les rios de l'autre versant, en grande quantité et en très grosses pépites. Dans la maison de ce cacique Comogre, viennent en canot des Indiens de l'autre versant; ils apportent de l'or pour le fondre en très gros grains et beaucoup. En échange de cet or, ils reçoivent des étoffes de coton, des Indiens et de belles Indiennes, mais ils ne les mangent pas, comme font les tribus de vers le Rio-Grande. Ils disent que les habitants de l'autre versant sont un bon peuple, de très facile commerce. Ils affirment qu'on peut aisément naviguer en canot sur l'autre mer, parce qu'elle est d'ordinaire paisible et n'entre jamais en fureur comme l'océan de cette côte. Moi je pense que dans cette mer il y a beaucoup d'îles. On dit encore qu'on y trouve des perles en grande quantité, très grosses, que les caciques en ont des corbeilles, et qu'aussi tous les Indiens et Indiennes en ont communément. La rivière qui va de chez le cacique Comogre dans l'autre mer, avant de s'y jeter, se divise en

trois bras, et chacun d'eux a son embouchure particulière. On dit que par le bras qui se jette dans la mer le plus au couchant arrivent, portées en canot, les perles dont on fait échange chez le cacique Comogre, et que, par le bras qui se jette dans la mer la plus au levant, arrivent de toutes les directions les canots chargés d'or : ce qui est chose incroyable et inouïe.

« Puisque Notre-Seigneur vous a fait maître d'une si grande terre, et où il y a tant de biens, Votre Altesse Royale ne doit pas l'oublier, mais il faut aussi qu'elle ait la bonté de m'envoyer du monde. Je prends l'engagement, avec l'aide de Notre-Seigneur, de découvrir des pays si riches, et où l'on trouvera tant d'or, qu'on pourra conquérir une partie de l'univers. Si Votre Majesté y consent, qu'elle me laisse la responsabilité de tout ce qu'il faudra faire. J'ai une telle confiance dans la miséricorde de Notre-Seigneur, et je saurai m'y prendre avec tant d'adresse et d'industrie, que je mènerai toute chose à bonne fin, et pourrai satisfaire Votre Altesse Royale. Si j'échoue, je n'ai rien de meilleur à mettre en gage que ma tête.

« D'ailleurs, je peux promettre à Votre Altesse de veiller à ce qu'exige son service, avec plus

de soin que ne l'ont fait les gouverneurs qui se sont perdus jusqu'ici : Alonso de Ojeda et Diego de Nicuesa ; car je ne me tiens pas au lit pendant que la troupe va fouiller et courir le pays. Je ferai savoir à Votre Majesté qu'on n'a pas entrepris une expédition dans ce pays, d'un côté ou de l'autre, que je n'aie été en avant comme guide, frayant même les chemins de ma propre main pour ceux qui me suivent. S'il n'en est pas ainsi, je m'en rapporte aux œuvres et aux résultats qu'ont donnés tous ceux qui ont passé ici.

« Très puissant Seigneur, en tant que personne qui a vu les choses de ce pays-ci et qui connaît mieux le terrain qu'aucun ne l'a connu jusqu'ici, désirant d'ailleurs que les affaires que j'ai entreprises réussissent et aboutissent à la conclusion qui convient au service de Votre Majesté, je désire vous faire savoir ce que pour le présent il est séant et nécessaire d'ordonner, jusqu'à ce que l'on connaisse le pays et ce qu'il renferme. Le point principal est qu'il vienne mille hommes de ceux d'Hispaniola, car ceux qui viendraient en ce moment de Castille ne vaudraient pas beaucoup jusqu'à ce qu'ils fussent acclimatés ; en ce moment ils se perdraient et



nous avec eux. Votre Altesse Royale devra faire en sorte que cette terre, pour le présent, soit pourvue de provisions : cette précaution est importante pour la découverte de la terre et de ses secrets. On atteindra deux résultats à la fois, l'un d'économiser beaucoup sur les marchés, l'autre que ces approvisionnements permettront de découvrir de grandes choses et des richesses en quantité, comme il apparaîtra par ce que nous ferons avec l'aide de Dieu. On devra en même temps s'efforcer de construire des chantiers pour fabriquer de petites embarcations propres aux rios; il faudra de la poix, des rames, des voiles et beaucoup d'agrès. Quelques maîtres sont nécessaires qui sachent construire les brigantins. Votre Altesse Royale commandera également qu'on amène deux cents arbalètes fabriquées avec soin, grosses d'embouchure, solides de garniture, d'un tir très raide, et qui ne pèsent pas plus de deux livres. Ce sera une économie, parce que tous ceux qui sont ici aiment à posséder une ou deux arbalètes. D'abord ce sont des armes excellentes contre les Indiens, puis elles approvisionneront d'oiseaux et de gibier ceux qui les posséderont. Il nous faut deux douzaines d'excellentes bom-

bardes, en laiton léger, car celles de fer se gâtent dans l'humidité et se rongent de rouille. Il suffit qu'elles pèsent une arrobe ou trente livres, et qu'elles ne soient pas plus grosses qu'il ne faut, de telle sorte qu'un homme puisse en porter une là où ce sera nécessaire.

« Il faut aussi de très bonne poudre. Il est nécessaire à l'heure actuelle, très puissant Seigneur, de construire une forteresse dans la province de Darien, surtout s'il vient des renforts, et on la construira la plus forte possible, parce que la terre est très peuplée et que les indigènes sont hostiles. On doit aussi élever une autre forteresse dans les mines de Tubanama, dans la province de Comogre, parce que là encore il y a beaucoup de monde et un pays très peuplé. Pour le moment ces forteresses ne peuvent se faire de chaux, de moellons ni de torchis, mais on établira deux palissades en bois très solide, avec de la terre bien foulée entre deux, et de l'étendue qui sera nécessaire d'après les bagages qu'on pourra avoir. Tout autour on creusera un bon fossé très profond. Si on dit à Votre Majesté qu'on peut, dès aujourd'hui, bâtir dans ce pays des forteresses en chaux et en moellons, celui qui le dira n'aura pas vu la qualité de la terre.

Ces plans seront exécutés si je reçois des renforts, avec l'agrément de Votre Majesté. De ces deux forteresses, l'une de Dovaïve, l'autre de la province de Comogre, on courra le pays et on en pénétrera les secrets. On connaîtra même ceux de l'autre mer, du versant méridional, et tout ce qui sera nécessaire. Votre Altesse Royale devra encore ordonner que des maîtres arrivent pour réparer les arbalètes, qui chaque jour se démontent à cause de la trop grande humidité. Tout cela procurera des économies; il n'en coûtera à Votre Majesté que l'ordre de fournir les sommes nécessaires, car je me fais fort, avec l'aide de Notre-Seigneur, d'exécuter tout ce qui dans ces contrées convient au service de Votre Altesse Royale, car, comme je l'ai dit, je suis ici pour vous servir et vous informer de tout ce qui intéresse votre service.

« Comme en ce moment les colons de la contrée envoient demander certaines faveurs à Votre Majesté, il conviendrait que vous leur en accordassiez la plus grande partie, parce que votre service y est intéressé. Pour ce qui concerne certains Indiens de diverses provinces, qui sont anthropophages, et pour d'autres qui habitent

au fond du golfe d'Uraba, dans les marais du rio Grande de San Juan, et autres marais qui s'étendent dans les lagunes dudit rio, sans parler des marais qui entourent le golfe jusqu'à l'entrée de la plaine où est la province de Dovaïve, tous ces Indiens n'ont aucune culture; ils ne se nourrissent que de poissons ou de maïs qu'ils échangent contre le poisson : c'est une race dont il n'y a rien à attendre. Bien plus, quand il passe des barques de chrétiens sur ce rio Grande, ils sortent avec leurs canots et nous donnent la chasse. Ils nous ont ainsi tué quelques chrétiens. C'est sur ces bords que se réunissent tous les Indiens du voisinage et des pays voisins. Là où est la terre des Indiens anthropophages, le pays est très mauvais et sans ressource; jamais on ne pourra y faire le moindre profit. Ces Indiens de Caribana ont mille fois mérité la mort, car c'est une race détestable. Dans d'autres occasions ils ont tué nombre de chrétiens, et même quelques-uns des nôtres, qui, en descendant le fleuve, perdirent un vaisseau. Aussi ce que je propose n'est pas de les faire esclaves, ils sont trop mauvais pour cela, mais de les brûler tous, grands ou petits, pour qu'il ne reste pas trace de si vilaines gens.



« Tout ce que je viens de dire s'applique aux indigènes depuis la pointe de Caribana jusqu'à vingt lieues à l'intérieur : non seulement la population est très mauvaise, mais encore le pays est stérile et sans profit. Aussi pour ces Indiens, quels qu'ils soient, convient-il que Votre Altesse donne licence de les transporter à l'île Hispaniola et aux autres îles peuplées de chrétiens, afin de les vendre et d'en tirer parti, ou de les échanger contre d'autres esclaves. En effet, si l'on voulait les garder dans ce pays-ci, il serait impossible de pouvoir s'en servir seulement un jour, car ils ont trop d'espace pour fuir et se cacher. Les colons de ce pays ne peuvent compter sur leurs Indiens; on ne pourrait ni faire ce qui convient au service de Votre Majesté, ni tirer la moindre quantité d'or des mines. Les colons prient encore Votre Altesse de leur faire la grâce de leur permettre de tirer des Indiens du côté de Veragua, qui est à environ cinquante lieues de cette ville en descendant la côte, car cette terre est très disgraciée, coupée par de grandes forêts et de nombreuses montagnes, et comme noyée par la mer. De telle sorte qu'on ne sait trop quel parti tirer des Indiens de Caribana et de Veragua,

sinon en les amenant dans les pueblos des chrétiens, et en donnant l'autorisation de les transporter à Cuba et à la Jamaïque, en les troquant contre d'autres Indiens qui existent dans ces îles, qui sont féroces pour la plupart, et d'un emploi difficile pour les chrétiens qui les habitent. De cette façon, en faisant venir les Indiens féroces dans un pays où ils ne se sentiront plus chez eux, ceux de nos contrées serviront bien dans les îles, et ceux des îles ici. J'avertis donc Votre Altesse qu'il est tout à fait conforme à son intérêt d'accorder aux colons la grâce d'amener ici, sur la terre ferme, les Indiens des îles voisines. Je fais savoir à ce sujet à Votre Altesse que, dans tous les pays environnants, à deux cents lieues à la ronde, il n'y a point d'île peuplée, sauf une à Carthagène, et pour le moment, elle a assez de monde, et ils défendent bien leur avoir.

« De même en ce qui concerne l'or qui est au pouvoir des Indiens, et qui passera au nôtre par rançon ou par guerre, il convient à votre service de faire aux colons cette faveur de ne payer à Votre Altesse que le cinquième du tout. La cause pour laquelle cela convient à Votre Majesté est que l'obligation actuelle de verser le



quart les fait aller à la découverte à contre-cœur, et marcher à là guerre avec beaucoup de répugnance, parce qu'en vérité la fatigue est si excessive que c'est chose insupportable, et qu'ils aiment mieux tirer l'or des mines, qui sont en très grand nombre près d'ici, que d'aller à la mort. En admettant le cas où moi ou le gouverneur qui résidera ici dans l'avenir fasse marcher les chrétiens, leur ordonne de fouiller et de découvrir le pays, ils ne marcheront jamais de bonne volonté, et tout ce qui est fait à contre-cœur est toujours mal fait, mais quand on travaille de bon cœur, tout marche à souhait et on mène à bonne fin tout ce qu'on entreprend.

« Je promets à Votre Altesse que, l'or étant taxé au cinquième, on en prendra de bien plus grandes quantités que sous le régime du quart et, en outre, que l'on découvrira le pays comme Votre Altesse le désire.

« De même, en ce qui concerne le bien des Indiens et le mobilier de leurs cases, c'est chose légère et de peu de valeur. D'ailleurs on ne peut guère en tirer parti parce qu'on le laisse aux Indiens dans leurs cases, faute de savoir qu'en faire : il convient donc au service

de Votre Majesté de leur laisser le tout sans prélever de taxe.

« En ce qui concerne les armes, canons et matériaux pour faire des brigantins, ainsi que les maîtres pour les construire, c'est ce qui presse le plus. Sans cela on ne peut rien faire de bien. D'ailleurs, quoique Votre Majesté donne les ordres, tout se fera aux frais des colons de ces pays-ci, sans qu'il en coûte rien à Votre Majesté. Quant aux objets que Votre Majesté nous enverra de Castille, et que j'ai désignés, ce sera une grande économie, et au moins aurons-nous ici le nécessaire.

« Que Votre Altesse prenne tout ceci de ma part comme venant d'un bon serviteur; qu'elle soit persuadée que cela convient ainsi au service de Votre Majesté, et que je ne cherche pas à faire des tours de vent, comme aimaient à en faire les gouverneurs que Votre Altesse envoya ici. A eux deux ils ont perdu huit cents hommes. Ceux que j'ai pu recueillir de leurs débris et qui ont échappé sont au nombre de cinquante. Rien n'est plus vrai. Que Votre Altesse considère ce que j'ai fait, ce que j'ai découvert, et comment j'ai soutenu tout ce monde sans autre secours que celui de Dieu et ma bonne indus-



trie; qu'elle considère comment j'ai su me tirer d'affaire avec les Indiens, et s'il n'est pas vrai que je suis en mesure de la conseiller sur ce qui convient de faire en ces régions. Si je me trompais sur quelque point, je prierai Votre Altesse de me pardonner, eu égard à ma bonne volonté sans égale et à mon dévouement à son service.

« Bien que pour le moment je n'aie pas tout ce qui est nécessaire, je pense vous assurer que, pour ce qui me regarde, je saurai prendre d'aussi bonnes mesures que tous ceux qui sont venus ici jusqu'à présent. Votre Altesse veut-elle en être persuadée. Qu'elle considère ce que les gouverneurs ont découvert jusqu'ici, ce qu'ils ont su, ce qu'ils ont exécuté. Ils se sont perdus, et ils ont laissé les plages couvertes de tombes. Passe encore si reposaient dans la terre tous les chrétiens qu'ils ont laissé mourir, mais, en vérité, la plupart de ceux qui sont morts par leur faute, les corbeaux et les chiens les ont dévorés. Je ne veux pas m'étendre davantage. Qu'il me suffise de dire à Votre Altesse qu'elle juge par les résultats ce que chacun a fait et peut faire.

« Très puissant Seigneur, pour que Votre

Altesse soit même informée de tout ce qui se passe ici, je vous envoie Sebastian del Campo. Je supplie Votre Altesse de lui donner toute confiance, car je l'ai instruit de toute la vérité, et de ce que l'on peut faire ici pour le service de Votre Altesse et l'intérêt général du pays. Votre Altesse saura que, ces jours passés, il y eut ici certains différends, parce que les alcades et regidores de cette ville, par envie et par fausseté, essayaient de me perdre. Ne l'ayant pas pu, ils firent contre moi une fausse enquête, en subornant de faux témoins, et secrètement. Je me plains de cela à Votre Altesse, parce que, si l'on ne châtiait pas cette conduite, les gouverneurs qui passeraient ici pour votre service seraient sans cesse sous le coup d'une révolte. Car moi étant alcade mayor pour Votre Altesse, ils ont tenté contre moi mille méchancetés, et ont fait de même à tous ceux qui sont venus de ce côté. Si la justice de Votre Altesse n'est pas redoutée, on ne fera jamais ce qui importe à vos intérêts. Comme les alcades et regidores ont envoyé contre moi un rapport que Votre Altesse verra sans doute là-bas, j'ai constitué juges deux hidalgos, pour qu'ils fissent une enquête d'information de ma vie,



de mes grands et loyaux services dans ces parties des Indes et terre ferme, et dans la province que nous occupons maintenant. Je vous envoie cette enquête pour que Votre Altesse voie l'injustice de mes ennemis. Comme j'espère que Votre Altesse sera satisfaite de tout ce que j'ai fait ici pour son service, je la supplie d'en prendre connaissance et de m'accorder les grâces méritées par mes services. J'envoie également un rapport sur ce qui a donné occasion à leurs injustices.

« Très puissant Seigneur, je supplie Votre Altesse de m'accorder une grâce qui importe beaucoup à vos intérêts : Veuillez ordonner qu'aucun bachelier en droit ou en autre science, à l'exception de la médecine, ne vienne dans ces contrées, sous peine d'une forte amende. En effet, il n'arrive pas ici un bachelier qui ne soit un démon, et ils mènent une vie de damnés. Non seulement ils sont mauvais par eux-mêmes, mais encore ils enseignent le mal, et ont mille moyens de multiplier les discordes et les procès. Comme le pays est neuf, cette prescription est importante.

« Très puissant Seigneur, par un brigantin que nous envoyâmes d'ici, et dans lequel montèrent

Juan de Cayzedo et Rodrigo de Colmenarès, j'envoyai à Votre Majesté cinq cents livres d'or des mines en pépites fort belles. Comme la navigation est périlleuse pour les petits vaisseaux, j'envoie encore maintenant à Votre Altesse, avec Sebastian del Campo, trois cent soixante-dix livres d'or des mines. On en enverrait davantage, mais on n'a pas pu en recueillir pendant que les vaisseaux étaient ici.

« Dans tout ce que j'ai dit, je supplie Votre Majesté de pourvoir à tout ce qui comporte son service. Que notre Seigneur comble de faveur la vie et le royal état de Votre Altesse, avec accroissement de royaumes et seigneuries : que dans ces contrées-ci on fasse des découvertes, et que tout vienne au pouvoir de Votre Majesté, comme Elle le désire, attendu qu'il y a dans ce pays plus de richesses que dans le monde entier. De la ville de Santa Maria de Antigoa, de la province de Darien, dans le golfe de Uraba, aujourd'hui jeudi le 21 janvier 1513. De Votre Altesse la créature et serviteur, qui baise ses très royales mains et pieds.

« Vasco Nunez de Balboa. »

CHAPITRE V

Première notion de la mer du Sud. — Expédition projetée dans cette direction. — Difficultés de l'entreprise. — Les caciques Ponca et Quarequa. — Découverte de l'Océan. — Procès-verbal de la découverte.

On aura remarqué dans cette lettre que Balboa parlait à diverses reprises d'une grande mer située au delà des montagnes, et dont les flots baignaient de riches contrées. Cette mer, il ne la connaissait pas encore, mais il songeait à la découvrir. C'était le fils du cacique Comogre qui lui avait révélé le secret de son existence. Ce cacique était fort riche. Il avait reçu les Espagnols avec empressement; il les avait introduits dans sa maison, qui se composait d'une grande salle de cent cinquante pas de longeur sur quatre-vingts de largeur, de nombreux appartements et de plusieurs magasins pour les provisions. Il avait même poussé la confiance jusqu'à leur montrer la chambre secrète où il conser-

vait les cadavres de ses ancêtres, séchés au feu, richement enveloppés de robes brodées d'or et couverts de bijoux. Voyant s'allumer dans les yeux de ses hôtes la flamme de la convoitise, il leur distribua l'or qu'il avait en réserve et leur donna soixante esclaves prisonniers. Les Espagnols se partagèrent aussitôt ce riche cadeau, et quelques-uns d'entre eux se plaignirent d'une injustice dans la répartition. Étonné de cette avidité dont il méprisait les motifs, le fils aîné du cacique leur proposa de les mener dans un pays où ils pourraient satisfaire leurs désirs « Franchissez les hautes montagnes, leur disait-il, en montrant les Andes ; par derrière s'étend une mer immense qui vous conduira dans cette contrée. Seulement vous n'êtes pas assez nombreux, car vous aurez à traverser le territoire de puissants caciques qui s'opposeront à votre marche. Le soleil se couchera six fois avant que vous contempliez la mer qui baigne les plages de ce côté, » et il leur montrait le sud. Le jeune cacique leur donna bien d'autres détails qu'il tenait de divers prisonniers, et, pour mieux prouver sa sincérité, offrit aux Espagnols de les accompagner s'il voulaient tenter une expédition dans cette contrée.

Tel fut le premier avis que reçut Balboa de l'existence du Pacifique et il produisit un effet immédiat sur son caractère et sur sa conduite. Il résolut de se consacrer à la réalisation de cette grande idée, et ne cessa plus de s'occuper des voies et moyens pour arriver à la découverte de cet océan et de ces riches régions. De retour à Santa Maria, il envoya tout de suite un de ses lieutenants, Valdivia, à Hispaniola pour demander à Diego Colomb les renforts nécessaires et lui annoncer l'expédition projetée. Les Espagnols s'habituaient alors aux prodiges. L'inouï, l'incroyable ne les étonnaient plus, mais les charmaient toujours. A la nouvelle qu'on allait conquérir un pays dont les rivières roulaient l'or en telle quantité qu'on pouvait le pêcher avec des filets, de nombreux aventuriers accoururent. Telle était d'ailleurs la réputation de bravoure et de générosité de Balboa, telle était la confiance qu'il inspirait, que plusieurs Castillans qui, depuis les malheurs d'Ojeda et de Nicuesa, erraient isolément et par bandes dans l'isthme, le rejoignirent alors à Santa Maria. En peu de temps une petite armée fut réunie et l'on n'attendit plus, pour entrer en campagne, que des nouvelles d'Espagne.

Les nouvelles arrivèrent : elles étaient mauvaises. Enciso avait porté plainte contre Balboa et obtenu une sentence contre lui, en vertu de laquelle il était sommé de se rendre immédiatement à Séville. Ce coup inattendu ruinait ses espérances, mais, comme il était plein de décision et d'initiative et que l'avis qu'il venait de recevoir était confidentiel, c'était l'alcade Zamudio, son ancien collègue, qui le lui avait communiqué, Balboa résolut de brusquer la situation, et, puisqu'il était jusqu'à nouvel ordre le chef légal de la colonie, de partir sur-le-champ pour son grand voyage. Il se promettait de forcer la reconnaissance royale par l'éclat de ses services, et d'acquérir par sa découverte une situation qui l'élèverait au-dessus de toutes les intrigues de cabinet. C'étaient de nobles calculs, mais l'audacieux capitaine engageait singulièrent sa responsabilité en partant ainsi sans autorisation. Il lui fallait à tout prix réussir, ou sinon il était doublement perdu.

Balboa s'ouvrit donc de son projet aux plus déterminés de ses compagnons. Sans leur rien cacher des dangers auxquels ils s'exposaient, il sut à la fois exciter leurs convoitises et échauffer leur enthousiasme. Cent quatre-vingt-dix

Castillans s'associèrent à sa fortune. Un certain nombre d'Indiens, qui devaient lui servir à la fois de guides et de porteurs, consentirent à le suivre. Il emmenait avec lui quelques-uns de ses plus farouches lévriers. C'est à la tête de cette singulière armée qu'il partit de Santa Maria de la Antigoa, le 1er septembre 1513, et s'enfonça dans les forêts et les montagnes qui le séparaient de la mer inconnue.

Rien n'est plus facile aujourd'hui que de passer de l'Atlantique au Pacifique : en quelques heures la locomotive a transporté voyageurs et bagages d'Aspinwal ou Colon à Panama. Bientôt sans doute les plus gros navires pourront aller, sans rompre charge, d'une mer à l'autre. Il n'en était pas de même aux premières années du XVIe siècle. Devant cette poignée d'aventuriers qui se lançaient ainsi dans l'inconnu s'étendait un pays absolument inextricable. D'énormes montagnes se dressaient à l'horizon, et pour les franchir, pour y arriver même, que d'obstacles accumulés! Fondrières et marais, ruisseaux qui se changent en torrents à la moindre ondée, forêts peuplées de bêtes malfaisantes et chargées d'effluves méphitiques, soleil impitoyable, exhalaisons malsaines comme il

s'en échappe d'un sol encore vierge, et à chaque pas des Indiens embusqués qui défendent leurs retraites ! N'est-ce pas un véritable poème que cette prise de possession d'un continent par quelques Européens que surexcitent la pensée de s'enrichir et aussi le désir de s'illustrer, et comment un Castillan n'a-t-il pas encore choisi, pour le célébrer dans son harmonieux et sonore langage, ce magnifique épisode de la conquête américaine ?

Balboa s'était embarqué avec son armée sur un brigantin et neuf grands canots. Il voulait éviter la traversée des lagunes et des marais où se jettent aujourd'hui les treize embouchures de l'Atrato. L'expérience lui avait appris les dangers et les difficultés de la navigation à travers ces plaines inondées, couvertes de palétuviers, dont les longues feuilles mortes s'accumulent et barrent tout passage. Il savait avec quel travail incessant il fallait évoluer sur la vase, couper les herbes et les basses branches des balisiers ou des arbustes, d'où tombent des insectes et de hideuses araignées. Aussi, pour abréger les préliminaires de l'expédition, se transporta-t-il tout de suite à Coyba, résidence du cacique Careta, dont la fille était de-

venue sa dévouée compagne. Il laissa à Coyba environ la moitié de ses hommes pour garder le brigantin et lui servir de réserve, et s'enfonça dans l'intérieur avec les autres; mais ce ne fut pas sans avoir fait célébrer une messe solennelle pour attirer sur son entreprise la bénédiction céleste.

Le 6 septembre, les Espagnols se mettaient en route pour la montagne. Sans doute leurs alliés indiens leur frayaient le chemin et portaient leurs bagages; mais ils étaient accablés par le poids de leurs armures, harassés par la chaleur, et ils ne marchaient qu'avec peine, tantôt à travers la forêt, tantôt en gravissant des rochers escarpés. Aussi bien, même à l'heure actuelle, rien n'est plus difficile que de voyager à pied à travers l'isthme américain. Les pistes d'Indiens, qualifiées par antiphrase de chemins royaux, ne sont que des sentiers à peine indiqués et toujours envahis par une végétation luxuriante. On ne peut y marcher que le couteau à la main, et encore est-on arrêté par des lianes tranchantes ou des buissons épineux. Le prétendu chemin royal n'est le plus souvent qu'un ravin, dont il faut suivre le lit en s'accrochant aux herbes et aux racines des parois.

Quand les fondrières sont séchées, le chemin est encore à peu près praticable, mais, lorsque les eaux sont hautes, on a de l'eau jusqu'à mi-corps, trop heureux quand on ne rencontre pas des strates de rochers, formant des marches de géant désespérément glissantes, ou qu'on ne se heurte pas à des palissades, c'est-à-dire à des amoncellements de souches, derrière lesquelles les caïmans tiennent leurs assemblées, où des guêpes féroces bâtissent leurs nids. Le pire des inconvénients est la présence des moustiques dont les piqûres transpercent les vêtements et gonflent la figure et les membres, sans parler des chéiroptères ou chauve-souris vampires, qui, pendant la nuit, sucent les pieds et les mains des dormeurs. Des aras au brillant plumage, caquetant dans les arbres, et des singes, sautant de branche en branche, accompagnent les voyageurs, et, par leurs cris assourdissants, semblent insulter à leurs misères.

Les Espagnols arrivèrent enfin à la résidence du cacique Ponca. Tout le monde avait fui. Les Espagnols, qui avaient besoin de réparer leurs forces, s'installèrent à la place des fugitifs qui ne tardèrent pas à revenir. Le cacique lui-même se laissa persuader, et Balboa capta si



bien sa confiance qu'il lui révéla en secret tout ce qu'il savait des richesses naturelles du pays. Il lui donna même des ornements en or fin qui avaient été apportés des rivages de la grande mer du sud, et lui apprit en outre, qu'arrivés au sommet d'une montagne dont il lui désignait la cime à l'horizon, les Espagnols verraient s'étendre à l'infini la mer tant désirée.

Ranimé par ces utiles indications, Balboa obtient du cacique de nouveaux guides, et, après avoir envoyé à Coyba tous ceux de ses compagnons que les fatigues du voyage avaient rendus malades, reprend sa marche, le 20 septembre, à travers un pays inégal et rocailleux, coupé de rivières profondes et rapides. C'était la traversée de ces rivières qui surtout était pénible. Elles étaient, comme elles le sont encore, infestées de caïmans, et les Espagnols avaient grand peur de ces redoutables sauriens. De plus, la plupart d'entre elles ne sont que des canaux incessamment diminués par les dérivations qui s'en détachent à droite et à gauche, et l'on risque fort de s'égarer à travers ce labyrinthe. Ce n'est que très rarement que le vrai fleuve suit sa direction normale à travers de splendides colonnades d'arbres, liés les

uns aux autres par des traînes gigantesques de végétation parasite. Tantôt en construisant des radeaux, tantôt en s'enfonçant dans la boue ou en passant à gué, les Espagnols réussirent pourtant à se dégager de ce dédale de rios, et arrivèrent dans une région moins boisée et plus couverte : mais leur voyage avait été si pénible, qu'ils n'avaient avancé que de dix lieues en quatre jours, et, pendant ce temps, ils avaient cruellement souffert de la faim.

Le cacique Quarequa, sur le territoire duquel venait d'entrer la petite troupe, était l'ennemi déclaré de Ponca. Il commandait à des sauvages belliqueux, armés d'arcs et de lourdes épées en bois, de forme oblongue, qu'ils maniaient avec les deux mains. « Quarequa, écrit un contemporain, Pierre Martyr, déterminé à nous disputer le passage, demanda où allaient les Espagnols et ce qu'ils réclamaient. « Qu'ils « retournent sur leurs pas, répondit-il d'un air « farouche aux interprètes, à moins qu'ils ne pré« fèrent être tués jusqu'au dernier. » Aussitôt il s'avance, couvert de vêtements ainsi que ses lieutenants, tandis que le reste de ses hommes étaient nus, et s'élance contre les Espagnols. L'action ne fut pas longue; les décharges de

nos mousquets leur firent croire que nous avions à notre disposition la foudre et le tonnerre. Ils ne résistent pas longtemps; ils tournent le dos et s'enfuient. De même que les bouchers, sur leurs étaux, débitent en morceaux la chair des bœufs et des moutons, ainsi les Espagnols coupent à un Indien la cuisse, à l'autre, l'épaule et d'un seul coup d'épée, comme s'ils s'exerçaient sur un animal. Six cents indigènes et parmi eux le cacique, périrent dans ce combat. » Nombre de prisonniers périrent sous la dent des limiers. C'était pour briser la résistance des indigènes, que Balboa avait ordonné cette terrible exécution.

Le village de Quarequa était bâti au pied de la dernière montagne qu'il fallait gravir avant d'apercevoir la mer; mais les fatigues de la route et les blessures reçues dans la bataille avaient diminué le nombre des vainqueurs. Il n'en restait plus que soixante-sept qui se sentaient assez de force et de courage pour tenter ce dernier effort. Balboa laissa donc les malades et les blessés dans le village de Quarequa, et, à la tête de ses hommes encore valides, le 26 septembre 1513, aux premières lueurs de l'aube, il se mit en marche.

Vers les dix heures du matin, les Espagnols sortirent des épaisses forêts à travers lesquelles ils s'étaient jusqu'alors frayé un passage, et arrivèrent à une région aride et pelée de la montagne. Les guides montraient une éminence d'où la mer était visible. Balboa fit alors faire halte et défendit que personne quittât sa place; puis, le cœur palpitant, il gravit seul la cime de la montagne. A peine y fut-il parvenu que l'Océan se présenta tout à coup à ses yeux éblouis. A ses pieds s'étendait un immense chaos de rochers et de forêts, et, dans le lointain, sous les rayons du soleil, étincelaient les flots de cette mer qu'il avait tant désirée.

Il est probable que Balboa ne comprit d'abord que confusément l'immensité de sa découverte, mais, sans se rendre compte de la sublimité de son attitude, il se jeta à genoux et leva les mains au ciel en signe d'admiration et de reconnaissance. Les Espagnols, avertis par cette muette prière, comprirent la pensée de leur chef. Ils gravirent à leur tour la montagne et s'embrassèrent en pleurant de joie. Un prêtre qui se trouvait parmi eux, Andrès de Vara, entonna le *Te Deum* et tous se joignirent à lui avec un pieux enthousiasme.

Bientôt un arbre est abattu et, au-dessus de pierres amoncelées sans art, se dresse le signe de la rédemption. Les noms des souverains de Castille sont gravés sur les arbres voisins, et les Indiens qui assistent avec une surprise silencieuse à ces démonstrations ne se doutent pas qu'ils sont témoins d'une des scènes les plus grandioses de l'histoire.

Un procès-verbal de la prise de possession fut rédigé séance tenante par Audrés de Valderrabano, notaire royal, et signé par tous les compagnons de Balboa. Le voici dans sa teneur originale, avec le nom des signataires. Il est peu de lettres de noblesse plus authentiques et mieux méritées. « Les cavaliers, hidalgos et hommes de bien qui se trouvèrent à la découverte de la mer du Sud, en compagnie du très noble seigneur capitaine Vasco Nuñez de Balboa, gouverneur, au nom de Leurs Altesses, de la terre ferme, sont les suivants : premièrement le seigneur Vasco Nuñez ; ce fut lui qui le premier de tous aperçut la mer et la fit voir aux soussignés ; Andrés de Vera, prêtre, Francisco Pizarro, Diego Albitez, Fabian Perez, Bernardino de Morales, Diego de Tejerina, Cristobal de Valdehuso, Bernardino de Cienfuegos, Se-

bastian de Grijalva, Francisco de Avila, Juan de Espinosa, Juan de Velasco, Benito Buran, Andrès de Molina, Antonio de Baracaldo, Pedro de Escobar, Cristobal Daza, Francisco Pesado, Alonso de Guadalupe, Hernando Munoz, Hernando Hidalgo, Juan Rubio de Malpartida, Alvaro de Bolaños, Alonso Ruiz, Francisco de Lucena, Martin Ruiz, Pascual Rubio de Malpartida, Francisco Gonzalez de Guadalcama, Francisco Martin, Pedro Martin de Palos, Hernando Diaz, Andrés Garcia de Jaen, Luis Guttierez, Alonso Sebastian, Juan Vegines, Rodrigo Velasquez, Juan Camacho, Diego de Montehermoso, Juan Mateos, Maestre Alonso de Santiago, Gregorio Ponce, Francisco de la Tova, Miguel Crespo, Miguel Sanchez, Martin Garcia, Cristobal de Leon orfèvre, Juan Martinez Francisco de Valdenebro, Juan de Beas Loro, Juan Ferrol, Juan Guttierez de Tolède, Juan de Portillo, Juan Garcia de Jaen, Mate Lozano, Juan de Medellin, Alonso Martin, Asturien, Juan Garcia, matelot; Juan Gallego, Francisco de Lentini, Sicilien, Juan del Puerto, Francisco de Arias, Pedro de Orduna, Nuno de Olano, nègre, Pedro Fernandez de Aroche. Moi, Andrés de Valderrabano, notaire de Leurs Altesses

à la cour et dans tous leurs royaumes et seigneuries, j'étais présent et j'assure que tout est vrai. Je dis que ces soixante-six hommes sont les premiers chrétiens qui virent la mer du Sud. J'étais avec eux, et je compte comme l'un d'eux. »

Quels durent être les sentiments des premiers Européens appelés à jouir de ce sublime spectacle? Était-ce le grand Océan indien qui s'offrait à leur vue, avec ses îles magnifiques, ses cités splendides et ses royaumes regorgeant d'or, dont les indigènes leur avaient si souvent tracé la pompeuse description, ou bien n'était-ce qu'une mer solitaire baignant des continents sauvages et sillonnée seulement par des pirogues d'écorce? Balboa ne s'arrêta seulement pas à cette hypothèse. Après avoir constaté que nul Européen ne l'avait précédé dans la région, après avoir pris comme témoins tous ses compagnons, il déclara qu'il s'emparait, au nom du roi d'Espagne, de cette mer, de ces îles, et des terres qui l'entouraient, puis, sans perdre de temps, il leur ordonna de commencer la descente, afin d'arriver promptement sur ces rivages qu'ils n'avaient fait qu'entrevoir.

CHAPITRE VI

Le cacique Cheapes. — Les Espagnols arrivent sur les bords du Pacifique, et Balboa en prend possession au nom de l'Espagne. — Lettre de Pierre Martyr. — Première notion du Pérou.

Avant d'atteindre la plage, les découvreurs eurent encore à surmonter bien des fatigues et même à livrer bataille. Le cacique Cheapes voulut s'opposer à la marche de ces inconnus, dont il méprisait le petit nombre; mais les Espagnols déchargent leurs armes et lancent leurs lévriers. « L'écho des montagnes répète la détonation, écrit Pierre Martyr, la fumée de la poudre semble vomir des flammes, et quand ils sentent l'odeur du soufre, car le vent la poussait contre eux, ils s'enfuient en désordre ou se jettent à terre épouvantés, persuadés que la foudre a été lancée contre eux. » Les Espagnols auraient pu massacrer ou faire prisonniers les Indiens vaincus, mais Balboa ne cher-

chait pas alors à s'imposer par la terreur, il préférait se créer des alliés et comme des clients. Il fit donc savoir au cacique que, malgré son mauvais accueil, il ne lui tiendrait pas rigueur, et ce dernier eut le bon esprit de reconnaître son infériorité et de se soumettre tout de suite. Comme cadeau de bienvenue, il donna même à Balboa quatre cents livres d'or ciselé. Le conquistador le reçut gracieusement lui et son cadeau, et le gratifia en retour de grains de verre et de miroirs. Cheapes fut tellement charmé qu'il devint l'hôte et l'ami des Espagnols et leur indiqua le chemin le plus court pour aller à la mer.

Balboa passa quelques jours dans ce village et y fut rejoint par les hommes qu'il avait laissés à Quarequa. Il envoya alors en avant trois détachements de douze hommes chacun, commandés par Martin Alonso, Juan de Escaray et Francisco Pizarro. Ils devaient reconnaître le pays et chercher la route la plus facile et la plus courte pour se rendre à la mer. Martin Alonso fut le plus heureux. Après deux jours de marche il arriva sur une plage où deux canots étaient à sec; la marée survint,et Alonso, entrant dans un de ces canots, prit ses compagnons à témoin

qu'il était le premier Européen qui se fût embarqué sur cette mer. Aussitôt Blas de Etienza s'embarqua à son tour et les somma de témoigner qu'il était le second. Surexcité par la grandeur des circonstances, le plus humble de ces aventuriers savait ainsi s'élever au-dessus de toute pensée sordide, et n'aspirait plus qu'à l'honneur de partager la découverte.

Le 29 septembre, Balboa arrivait à son tour sur la côte. Il n'amenait avec lui que vingt-six soldats ; les autres se reposaient de leurs fatigues dans le village de Cheapes. Aucnne voile ne paraissait à l'horizon. D'épaisses forêts descendaient jusqu'au rivage ; il semblait que ni la mer ni le continent n'eussent jamais vu d'homme civilisé. La marée était basse et l'eau s'était retirée très loin. Vers le soir, quand grossirent les flots de la mer et qu'ils battirent la plage, Balboa entra dans l'eau, revêtu de son armure et suivi de ses rudes compagnons; d'une main il tenait une bannière sur laquelle était peints la Vierge et l'enfant Jésus, avec les armes de Castille et Léon en-dessous ; de l'autre il brandissait une épée ; puis agitant sa bannière, il s'écria d'une voix forte : « Vivent les hauts et puissants monarques don Ferdinand et doña Juana, sou-

verains de Castille, de Léon et d'Aragon, au nom desquels je prends aujourd'hui, pour la couronne royale de Castille, possession réelle, corporelle et actuelle de ces mers, terres, côtes, ports et îles du sud, et de tout ce qui en dépend, ainsi que des royaumes et provinces qui en dépendent ou peuvent en dépendre, de quelque manière que se soit et en vertu de quelque droit ou titre que ce puisse être, anciens ou modernes, dans les temps passés, présents, et à venir, sans aucune contradiction : et si quelque autre prince ou capitaine, chrétien ou infidèle, quelle que serait sa loi, sa secte ou sa condition, prétend avoir aucun droit sur ces terres et sur ces mers, je suis prêt et disposé à les défendre et à les protéger au nom des souverains castillans, présents et futurs, à qui appartient l'empire et domination de ces Indes, îles ɔt terre ferme au nord et au sud, avec toutes ɘurs mers jusqu'aux pôles arctique et antarcque, des deux côtés de la ligne équinoxiale, ı dedans ou en dehors des tropiques du Canr et du Capricorne, maintenant et dans tous temps, tant que le monde durera et jusqu'au r du jugement final de tous les hommes. »

Espagnols répondirent par des acclama-

tions à cette harangue et à ce défi, et comme personne ne se présenta pour contester ces prétentions, le notaire Andrés de Valderrabano dressa procès verbal de ce qui venait de se passer, et tous y apposèrent leur signature.

Après avoir rempli ces formalités, Balboa but une gorgée d'eau et, avec son poignard, grava des croix, en l'honneur de la Trinité, sur trois palétuviers. Ses compagnons tracèrent aussi des croix sur les arbres de la forêt voisine et coupèrent, en guise de trophées, des branches avec leurs épées. Comme le temps était splendide et que la mer ressemblait à un lac, Balboa lui donna le nom qu'elle a conservé, mais qu'elle mérite si peu, d'océan Pacifique. Quant au golfe sur les bords duquel il se trouvait, il l'appela le golfe saint Michel, en l'honneur du saint dont on célébrait la fête, le 29 septembre. Cette dénomination s'est également conservée.

Avant de revenir à Santa Maria, Balboa voulut se rendre compte des productions locales, soumettre à un vasselage commun tous les caciques de la contrée, et prendre des renseignements sur les pays lointains baignés par ce nouvel océan. Cheapes lui servit de guide dans ses voyages et de négociateur auprès de ses

collègues. Ce fut à ses bons offices que les Espagnols durent l'alliance de deux puissants chefs, Coquera et Tumacco, qui avaient d'abord essayé de résister, mais se laissèrent gagner par les prévenances de Balboa, et cédèrent à son ascendant. Ce fut encore lui qui avertit les Espagnols des dangers de la navigation sur la mer Pacifique à l'époque de l'année à laquelle on était arrivée. « Vasco, qui ne peut supporter le repos, affirme que Dieu et tous les habitants du ciel favorisent son entreprise, attendu qu'ils ne peuvent que s'intéresser à une expédition qui augmentera l'influence de la religion chrétienne et fournira des trésors, nerfs des prochaines guerres contre les ennemis de la foi. Il persuade ses compagnons et s'embarque sur les canots de Cheapes... A peine les Espagnols avaient-ils poussé leurs canots du rivage vers la haute mer qu'ils furent assaillis par une tempête si violente qu'ils ne savaient plus de quel côté se diriger ni quel refuge trouver. Ils se regardaient les uns les autres, tremblants et épouvantés... Enfin on échappe au danger et on se réfugie sur un îlot voisin, après avoir attaché les canots aux rochers du rivage; mais pendant la nuit le flux arriva et couvrit l'île presque

tout entière. Au moment du flux l'océan Austral gonfle tellement que beaucoup de grands rochers qui émergent à l'heure du reflux, sont alors couverts par les eaux... Quand le rivage fut laissé à sec, les Espagnols retournèrent près de leurs canots, mais ils furent comme stupéfaits. Tous les canots étaient endommagés et remplis de sable ; quelques-uns d'entre eux, bien que creusés dans le tronc d'un seul arbre, fracassés et entr'ouverts. Quant aux cordes qui les retenaient elles avaient été brisées. Ils les réparèrent avec de la mousse, des écorces d'arbres, des plantes marines très résistantes, et, comme ils étaient pressés par la nécessité, avec des herbes. » (Pierre Martyr.)

Balboa, irrité de cet échec, aurait voulu recommencer tout de suite l'exploration du golfe; mais les caciques furent unanimes à lui représenter les dangers de l'entreprise dans cette saison de l'année. « On entendait en effet, écrit un contemporain, parmi les détroits qui séparent les îles, d'horribles frémissements, et les flots mugissaient en s'entre-choquant. Du haut des montagnes, les fleuves, sortis de leur lit, roulaient des blocs de rochers et de grands arbres, et couraient à la mer avec un fracas inu-

sité. Les vents étaient déchaînés et endommageaient les maisons. » Les Espagnols furent donc obligés de différer leur entreprise jusqu'au printemps prochain. Ils profitèrent de cette halte forcée pour compléter leur étude des productions locales. La pêche des perles surtout les intéressait. Ces perles étaient petites et brûlées pour la plupart, mais nombreuses, et quelques-unes du plus bel orient. Les indigènes, qui ne les ramassaient que pour l'huître, dont ils appréciaient la chair savoureuse, en donnèrent une grande quantité à leurs hôtes : « Les huîtres perlières et l'or qu'on a signalés partout démontrent que ce pays recèle d'étonnantes richesses, écrivait Pierre Martyr dans l'enthousiasme de la première nouvelle; pourtant on n'a exploré pour ainsi dire que le petit doigt d'un pygmée, puisqu'on ne connaît encore que les environs d'Uraba. Que sera-ce quand on connaîtra toute la main du géant, quand on aura pénétré dans toute les parties de cet immense continent et dans ses profondeurs les plus mystérieuses? »

Il est vrai que les Indiens, par leurs récits ampoulés et leurs exagérations naïves, augmentaient encore la fièvre de curiosité et sur-

excitaient les convoitises des Espagnols. Ils leur parlaient des riches et puissants royaumes qui existaient dans le sud, et dont les habitants avaient, pour porter leurs fardeaux, des animaux apprivoisés. Afin de leur en donner une idée, ils traçaient sur le sable la figure des lamas, qu'en effet on trouva dans la suite au Pérou. Or, comme le lama ressemble à peu près au chameau, du moins dans ses traits essentiels, tels que les figuraient les indigènes dans leurs grossiers dessins, et comme on regardait alors le chameau comme une espèce particulière à l'Asie, cette circonstance, jointe à la découverte des perles, autre production asiatique, confirma les Espagnols dans la fausse idée qu'ils se trouvaient dans le voisinage des Indes orientales. Balboa avait une extrême impatience de pénétrer dans ce pays inconnu, mais il était trop prudent pour s'y aventurer avec une poignée d'hommes épuisés de fatigue. D'ailleurs il avait hâte de faire connaître sa découverte et de recueillir les fruits de son héroïsme; il se détermina donc à revenir sur-le-champ au Darien, sauf à reparaître bientôt avec des forces plus considérables.

CHAPITRE VII

Retour au Darien par un nouveau chemin. — Les caciques Pacra, Pocchorosa et Tubanama. — Partage du butin.

Ce qui assigne à Balboa une place à part parmi les conquistadores de son temps, c'est qu'il ne sacrifia jamais l'intérêt général à ses convenances personnelles, et se préoccupa toujours d'assurer l'avenir. Certes rien ne lui aurait été plus facile que de rentrer au Darien par le chemin qu'il venait de frayer; mais, bien que fatigué et désireux de goûter un repos bien mérité, comme il désirait acquérir pour ses projets ultérieurs une connaissance approfondie de l'isthme, il prit la résolution énergique de se frayer un autre chemin de retour.

Ce voyage fut pénible. Les Espagnols ne rencontrèrent d'abord ni rivière, ni fontaine, et souffrirent cruellement de la soif. Il leur fallut franchir des forêts désertes et gravir

d'âpres montagnes. Par bonheur pour eux, un cacique de la région, Teaocha, s'était pris d'amitié pour leur chef et lui avait fourni des guides et des porteurs. Un autre cacique, Bononiama, avait ramassé tous les Espagnols isolés ou traînards, et les conduisit sous escorte à Balboa. Il semble que les Indiens, séduits par sa bonne mine et touchés par ses prévenances, aient cherché à lui rendre en bons offices ce qu'il leur donnait en promesses et en assurances d'amitié. Un seul cacique fit exception. Il se nommait Pacra. « Il était, d'après une lettre de Balboa que cite Pierre Martyr, si difforme, si sale, si hideux, qu'on ne peut rien imaginer de plus abominable. La nature s'est contentée de lui donner une forme humaine; pour le reste c'est une bête brute, sauvage, monstrueuse. Ses mœurs répondent à son attitude et à sa physionomie. »

Pacra avait pourtant du caractère et de la dignité. Sommé par Balboa d'indiquer la provenance de l'or qui était en sa possession, il refusa de s'expliquer. Ni prières ni menaces, rien ne put le décider. Mis à la torture, il refusa encore. Balboa, qui n'était plus habitué à cette résistance, le fit alors déchirer, avec trois

de ses compagnons, par ses limiers. C'est un acte odieux que rien ne saurait excuser, pas même la nécessité, puisque les Espagnols se trouvaient alors dans ce village, à l'abri du besoin. Aussi bien Balboa devait regretter cette cruauté, et lorsque, plus tard, le malheur fondra sur lui, il se regardera comme justement puni de l'exécution de l'innocent Pacra.

Les Espagnols restèrent un mois dans ce village pour se remettre de leurs fatigues et pour donner à leurs compagnons, dispersés dans l'isthme, le temps de les rejoindre. Quand la petite troupe fut de nouveau réunie, la marche en avant continua. Elle fut encore bien pénible, car, dans ce pays de montagnes, les villages étaient clair-semés et leurs habitants n'avaient pas assez de provisions pour nourrir cette bande d'affamés. De plus, quand par hasard, les Espagnols trouvaient des vivres en quantité suffisante, au lieu d'en charger les Indiens de leur escorte, ils leur donnaient à porter les métaux précieux dont on les comblait. Leur avarice triomphait de leurs besoins. Aussi les souffrances que leur faisait éprouver la faim devinrent-elles terribles; plusieurs Indiens y succombèrent pendant la route. Trois

jours entiers on marcha par des forêts épaisses et de sauvages défilés, puis par des terrains mouvants, pleins de vase, qui cédaient sous le pied « Ces lieux sont dépourvus par la nature, de tout ce qui peut servir aux hommes, lisons-nous dans le dramatique récit de Pierre Martyr. Rarement on tombait sur les sentiers indiqués, car les relations sont rares entre les indigènes. Ils n'entrent en rapport que pour s'attaquer mutuellement, se massacrer et se réduire en servitude. » Il fallait alors, à grands coups de coutelas, pratiquer ce qu'on appelle encore aujourd'hui une *trocha*, ou trouée, c'est-à-dire qu'on taillait à droite et à gauche lianes, arbustes et branches d'arbres, en poussant de côté les abatis par trop volumineux; mais il fallait se garer des *chusos* ou bouts de tiges taillées en biseau par le coutelas, et qui pénétraient dans les chairs quand on se laissait tomber, les pieds embarrassés par les écheveaux de lianes; il fallait surtout se garer des *pitàs*, ou ananas sauvages, dont les feuilles fibreuses, armées de piquants vénéneux, résistaient au tranchant du sabre d'abatis. Le supplice le plus intolérable était celui qu'infligeaient les *garapates*. On nomme ainsi des arachnides dont

les huit pattes sont armées de crochets si puissants que souvent, pour les arracher, on soulève un morceau de la peau. Leurs suçoirs empoisonnés restent dans la chair, une petite ulcération se forme, et ne se cicatrise qu'au bout de quelques jours. Si, par hasard, les Espagnols s'arrêtaient près de quelque broussaille, les garapates montaient immédiatement à l'assaut. La nuit pas de repos pour eux : ces odieux insectes ne leur laissaient aucune trêve et résistaient aux grattements les plus désespérés.

Pour comble de malheur, les Espagnols furent assaillis par un de ces épouvantables orages qui sont si redoutables dans l'Amérique centrale. De lourds nuages noirs rasent alors la terre, éteignant la lumière du jour. Le vent secoue les arbres et brise les branches avec de sinistres craquements. La tourmente survient qui enlève comme des brins de paille ces puissantes ramures et, à la lueur livide des éclairs, jonche le sol de débris. Quand éclate le *chubasco*, les animaux fuient épouvantés et les Indiens se tiennent immobiles; mais les Espagnols, pressés par la faim, étaient obligés de marcher et de recevoir stoïquement les cata-

ractes que leur versaient en crevant les nuages.

Ils arrivèrent enfin, chargés d'or mais épuisés par la famine et respirant à grand'peine, sur le territoire du cacique Pocchorosa, qui leur donna une cordiale hospitalité. Balboa résolut de s'arrêter une seconde fois, afin de compléter ses renseignements. On lui parla de divers côtés d'un puissant cacique, nommé Tubanama, dont on vantait la richesse et la puissance. Afin de prévenir toute résistance de sa part, Balboa, voyant le petit nombre de ses compagnons, si affaiblis, si pâles, et craignant qu'ils ne pussent résister en bataille rangée au cacique, s'avisa d'un stratagème.

« Il appelle à lui soixante hommes moins épuisés que les autres et leur fait part de sa résolution. Le cacique Tubanama s'est permis à diverses reprises, leur dit-il, contre lui et ses compagnons des menaces pleines d'orgueil et de jactance. De plus, il faut absolument passer par son territoire; il n'a pris encore aucune précaution; le moment est bien choisi pour l'attaquer. Les Espagnols approuvent cette résolution. Ils feront en un seul jour deux journées de marche, car il ne faut pas laisser au cacique le temps de rassembler ses défenseurs.

Aussitôt résolu, aussitôt exécuté. A la première veille de la nuit, les Espagnols et les hommes de Pocchorosa attaquent ensemble la résidence de Tubanama; ils le surprennent sans défense, entouré de ses serviteurs et de ses quatre-vingts femmes. » Tubanama, se voyant prisonnier des Espagnols, perdit toute contenance et pleura amèrement. Les Indiens insultaient à son malheur et demandaient son supplice; Balboa feignit de les écouter et donna ordre que son prisonnier fût livré aux chiens. Tubanama protesta de son innocence; il promit d'apporter pour sa rançon une quantité d'or considérable, puis, tournant ses regards vers le conquistador : « Qui donc oserait, dit-il, lever la main contre ton épée? qui, si ce n'est un insensé? Toi qui peux fendre un homme vivant depuis le cou jusqu'au nombril, d'un seul coup d'épée, et qui e fais quelquefois, sois persuadé que jamais l'est sortie de ma bouche une vanterie semblable à celle qu'on me reproche. » Balboa ignit d'être touché par cette pitoyable requête; ordonna de délier le cacique, qui, dans sa connaissance, lui donna des bracelets en or ır la valeur de trois mille couronnes, et en apporter par ses sujets pour une valeur

double. Rien pourtant ne put le décider à faire connaître les mines d'où cet or était extrait. Il assura qu'il venait des territoires de ses voisins. Balboa, qui doutait de sa sincérité, fit alors examiner les rivières du territoire et même commença des fouilles, qui donnèrent des résultats si surprenants qu'il résolut de fonder un jour ou l'autre deux colonies dans ces environs.

Étant retourné au village de Pocchorosa, Balboa reprit sa marche vers le Darien. Rien ne ressemblait moins à un retour triomphal. « Depuis quelque temps il était accablé par la fièvre; il l'avait gagnée par ses énormes fatigues, ses veilles répétées et ses privations. Aussi, quand il quitta cette résidence, se fit-il porter sur les épaules des esclaves. Tous ceux des Espagnols qui étaient gravement atteints furent également transportés dans des hamacs, c'est-à-dire dans des filets de lin suspendus aux épaules des porteurs. Ceux auxquels restaient quelques forces, mais qui étaient malades, étaient soutenus sous les bras par les indigènes, car les jambes se dérobaient sous eux. » (Pierre MARTYR.) Ce fut dans ce piteux équipage, et à très petites journées, que les Espagnols arrivèrent enfin sur les côtes de

l'Atlantique et dans les domaines de leur allié Comogre. Le vieux cacique était mort, mais il avait été remplacé par son fils, ce jeune chef intelligent qui avait le premier révélé à Balboa l'existence de la mer du Sud. Comogre avait embrassé le christianisme et avait reçu le nom de Carlos. Il reçut avec plaisir les Espagnols et, en retour de l'or qu'il leur donna, fut gratifié de haches et de vêtements.

Après s'être reposé quelques jours, Balboa se rendit à Pacra, où il apprit qu'un vaisseau et une caravelle venaient d'arriver au Darien avec des renforts et des vivres. Il prit alors avec lui vingt de ses compagnons les mieux portants, arriva à Coyba, où il s'embarqua, le 20 janvier 1514, sur le brigantin qu'il y avait laissé, et arriva le lendemain à Santa Maria de la Antigoa, où il fut reçu avec des transports d'acclamation, surtout quand il eut annoncé sa découverte. Le brigantin repartit aussitôt pour Coyba pour en ramener les Espagnols qui y étaient restés et le butin, consistant en or, en perles, en manteaux et en étoffes de coton, et en un grand nombre de prisonniers des deux sexes. Le cinquième des dépouilles fut mis en réserve pour la couronne, et le reste réparti avec

une équité parfaite entre ceux qui n'avaient pas quitté la ville naissante et ceux qui avaient pris part à l'expédition. Ce partage augmenta singulièrement la popularité de l'intrépide explorateur. C'était en effet une remarquable entreprise que celle que venait d'achever Balboa. Sans doute on pourra lui reprocher quelques actes sanglants et inutiles, le massacre de Quarequa et l'exécution de Pacra, mais en général il se montra bien plus humain que la plupart des aventuriers ses contemporains, et la confiance que lui témoignèrent les indigènes quand ils le connurent parle fortement en sa faveur. Aussi bien il semble que le caractère de Balboa se soit constamment élevé avec sa position, tant il est vrai que ce sont les circonstances qui souvent font les hommes, et que les qualités cachées sont mises en relief par la nécessité de se mettre au niveau d'une destinée plus brillante. « C'était un farouche Goliath, écrit à ce propos Pierre Martyr, dans le style ampoulé du temps, il est devenu un Élisée. C'était un Antée, on dirait qu'il a été transformé en Hercule dompteur de monstres. De téméraire il est devenu obéissant et tout à fait digne des honneurs et de la bienveillance royale. »

CHAPITRE VIII

Comment est accueillie en Espagne la nouvelle de la découverte. — La Castille d'Or. — Nomination de Pedrarias d'Avila comme gouverneur.

Le premier soin de Balboa avait été d'envoyer en Espagne les détails de sa découverte, et de demander des renforts pour conquérir la riche contrée dont on lui avait tant parlé. La lettre qu'il écrivait à ce sujet n'a pas été conservée ou retrouvée, mais Pierre Martyr en eut connaissance. Voici comment il en parle : « La lettre par laquelle il annonce cet événement n'est datée que du 4 des nones de mars, parce que, dit-il, aucun navire ne partait du Darien avant cette époque. Il annonce dans cette lettre qu'il a envoyé deux petits navires pour rallier ceux de ses compagnons qu'il avait laissés en arrière. Il se vante d'avoir livré plusieurs combats, mais de n'avoir jamais été blessé et de n'avoir perdu en face de l'ennemi

aucun de ses hommes. Il n'y a pour ainsi dire aucune page de cette belle lettre, si pleine de nobles sentiments, qui ne contienne des actions de grâce pour avoir échappé à tant de périls et de fatigues. Il n'a rien entrepris, il ne s'est jamais mis en marche sans avoir invoqué au préalable les puissances célestes, et particulièrement la Vierge, mère de Dieu. » Balboa avait rendu de tels services, et il s'était rendu tellement indispensable au Darien, qu'il pensait pouvoir dorénavant imposer silence à tous ses ennemis. En même temps que sa lettre, il avait envoyé au roi le cinquième des produits de l'expédition et un présent de belles et grosses perles. C'était son ami et son confident, Pedro de Arbolancho, qui s'était chargé de porter en Espagne la lettre et le présent; mais le navire qui devait le conduire partit trop tard et, dans l'intervalle, de funestes résolutions avaient été prises.

Le bachelier Enciso, à force de déclamer contre l'usurpation de Balboa, avait eu gain de cause. Le roi Ferdinand, malgré l'alcade Zamudio, avait décidé qu'on enverrait au Darien un autre gouverneur. Lorsque arrivèrent les lieutenants de Balboa, en premier lieu Cayzedo et

Colmenares, puis Sebastian del Campo, porteurs d'heureuses nouvelles et annonçant les projets du conquistador, le roi se départit de sa sévérité, et résolut de laisser au Darien un homme qui avait rendu de si éclatants services; mais il nomma un gouverneur général sous les ordres duquel devait se trouver Balboa. Enfin arriva avec Arbolancho la nouvelle de la grande découverte. Il était trop tard pour rendre à Balboa pleine et entière justice. L'expédition projetée avait déjà pris la mer, et le nouveau gouverneur général était parti avec ses instructions, résolu à l'avance à humilier Balboa, plein de préventions et de défiances contre lui, tout prêt à le traiter en rebelle à la moindre velléité d'opposition. C'est ainsi qu'on récompensait les services du brillant conquistador !

Le roi Ferdinand, quand il apprit les premiers exploits de Balboa, dont Colmenares et del Campo lui avaient apporté la nouvelle, avait été rempli de joie. Il croyait en effet, et personne en Espagne ne doutait plus qu'il existât une communication facile avec les Indes orientales, à l'ouest de la ligne de démarcation tracée par le pape Alexandre VI, et par conséquent dans les limites des possessions espagnoles. Le

roi, qui jalousait les immenses richesses que les Portugais retiraient de leurs relations avec l'Asie, espéra dès lors partager avec eux ce commerce lucratif. Lui et tous ses courtisans furent comme saisis par la fièvre de l'or. Pierre Martyr, dans une lettre qu'il adressait au pape Léon X, ne cache pas ses espérances : « L'Espagne, disait-il, n'aura plus besoin de creuser profondément la terre ou de fendre les montagnes pour y chercher de l'or. Elle en trouvera en abondance à la surface du sol ou dans le sable des rivières desséchées par les chaleurs de l'été. Certainement la respectable antiquité n'obtint jamais un si grand bienfait de la nature, et n'aspira même à l'obtenir, puisque jamais homme partant du monde connu ne pénétra dans ces régions ignorées. » Ne racontait-on pas en effet que, dans ce pays merveilleux, l'or et les perles se pêchaient avec des filets dans les rivières ! Aussi le roi céda-t-il à l'entraînement général en donnant à la région le nom officiel de *Castille d'Or*.

Il n'eût été que juste de récompenser l'auteur de ces merveilles, en le nommant premier gouverneur de la Castille d'Or; mais on était prévenu contre lui à la cour d'Espagne. Le direc-

teur des affaires indiennes, ce Fonseca qu'une singulière antipathie avait déjà fait l'ennemi de Colomb et de tous ceux qui se distinguaient au nouveau monde, rappela les plaintes d'Enciso, le châtiment mérité par Balboa, et obtint que le gouverneur de la Castille d'Or serait un courtisan auquel d'anciennes prouesses dans les tournois avaient valu le surnon de *el galan*, mais qui ne méritait nullement cette faveur. Il se nommait Pedro Arias d'Avila et était communément appelé Pedrarias.

A la nouvelle de l'expéditon projetée, ce fut dans toute l'Espagne comme un entraînement général. On venait alors de suspendre un armement destiné à Naples, et tous les gentilshommes qui s'étaient préparés pour la campagne d'Italie vinrent offrir leurs services à Pedrarias. Il ne pouvait emmener avec lui que douze cents hommes. Quand il passa la revue de ses forces à Séville, il se trouva, à sa grande surprise, à la tête de trois mille soldats d'élite, riches pour la plupart et appartenant aux premieres familles du royaume. Il fut obligé d'en laisser à terre un grand nombre; mais plus de deux mille volontaires réussirent néanmoins à s'enbarquer pour cette nouvelle expédition des Argonautes.

Parmi les personnes qui accompagnèrent Pedrarias au nouveau monde, on cite sa femme, doña Isabel de Babadilla, le licencié Gaspar de Espinosa, qui devait remplir les fonctions d'alcade major, l'inspecteur des mines, ou veedor, Oviedo, le futur historien des Indes, le trésorier Alonso de la Fuente, et le franciscain Juan de Quevedo, nommé évêque de Santa Maria. Les navires avaient été équipés avec soin ; on les avait garnis d'armes et de munitions. N'avait-on pas imaginé des armures en coton rembourré, comme étant mieux adaptées au climat, et des boucliers en bois dur contre les flèches empoisonnées des Caraïbes? La flotte, composée de quinze voiles, partit de San Lucar le 12 avril 1514 ; elle arriva sans incidents notables à Santa Maria le 29 juin de la même année. Dans l'intervalle Pedro de Arbolancho était arrivé en Espagne et avait été admis sur-le-champ en présence du roi. Ferdinand se repentit de sa précipitation et annonça qu'il allait rendre justice à Balboa et le récompenser de ses éminents services ; mais il était trop tard ! Pedrarias et Balboa s'étaient déjà trouvés en présence au nouveau monde, l'un plein de morgue et de suffisance, l'autre de ressentiments mal étouffés, et dès le premier jour allait

s'engager une lutte qui devait se terminer, pour Balboa, par une sanglante catastrophe.

Balboa n'avait pas attendu le retour de son envoyé pour administrer le Darien de façon à en faire une colonie modèle. L'expérience lui ayant appris que pour tenter des entreprises sérieuses il ne fallait pas être arrêté par le manque de subsistances, il avait ordonné de planter autour de Santa Maria des vergers, des jardins, et des champs qui le rendraient, lui et ses compagnons, indépendants de l'Europe pour les vivres. En effet les environs de la ville avaient été défrichés, et partout paraissaient les espérances de prochaines récoltes. Près de quinze cents Indiens, soit esclaves, soit ouvriers volontaires, s'étaient joints aux cinq à six cents Européens de Santa Maria, et l'ordre le plus parfait régnait dans la petite colonie.

On y célébrait même des fêtes, et notamment des joutes, que les Espagnols aimaient alors jusqu'à l'extravagance. De temps à autre de petites troupes parcouraient le pays pour le mieux connaître et pour assurer la domination espagnole. Aussi bien tous les caciques l'avaient volontiers acceptée, par sympathie pour Balboa, et la sécurité était telle qu'un Espagnol

6.

pouvait s'aventurer tout seul dans le pays. Balboa, toujours le premier à la peine, donnait l'exemple du travail, et quand il ne guidait pas ses soldats à travers la contrée, on le voyait dresser le plan de quelque édifice, ou diriger des défrichements, vêtu d'un simple habit de toile, accessible à tous, mais imposant à tous le respect, l'estime et une sincère affection.

Ce fut à ce moment que débarqua Pedrarias. Comme il n'était pas sans éprouver quelque crainte au sujet de l'accueil qui lui était réservé, il s'arrêta à quelque distance de la ville, et débarqua un messager à terre pour annoncer son arrivée. L'envoyé, qui avait entendu parler si pompeusement des richesses de la Castille d'Or et du faste de son gouverneur s'attendait à le trouver entouré d'un luxe barbare. Quelle ne fut pas sa surprise quand on le présenta à un homme très simplement vêtu, chaussé d'espadrilles et surveillant des Indiens qui couvraient de roseaux le toit de sa modeste demeure. Ce n'était pas ainsi qu'il s était figuré le conquistador, et il se trouvait déçu dans son attente et ses désirs.

Balboa, bien que froissé de la nouvelle qu'il lui apportait, le reçut avec une aimable simplicité. Ses compagnons ne partageaient pas

son calme. C'étaient de solides vétérans, rompus aux fatigues, et très attachés à leur chef. Ainsi que l'écrivait Pierre Martyr à Léon X en parlant d'eux, « ils s'étaient endurcis en supportant toutes les souffrances et même les extrémités de la faim. Aussi se vantaient-ils d'avoir observé un carême plus long et plus rigoureux que celui que Votre Sainteté ordonne de suivre d'après les décrets de ses prédécesseurs, car il a continué quatre ans sans discontinuer, et pendant ce temps ils se sont contentés des productions de la terre ou des fruits des arbres, et encore quand ils en avaient à leur suffisance. Ils mangeaient rarement des poissons, plus rarement encore de la chair, et ils en arrivèrent à ce point de misère qu'ils furent obligés de manger, en guise de mets recherchés et délicats, des chiens malades, des crapauds nauséabonds, ou toute autre nourriture de ce genre, quand ils étaient assez heureux pour en trouver. » La communauté des périls et le sentiment de leur valeur personnelle avaient attaché ces vétérans à leur chef. Ils murmuraient hautement de l'injustice du roi et se plaignaient que des étrangers recueillissent le fruit de leurs travaux. Balboa n'avait qu'à don-

ner un signal, et ils prenaient les armes pour repousser comme des usurpateurs les nouveaux arrivants; mais il contint leur légitime indignation et fit savoir qu'il recevrait Pedrarias avec les égards dus à sa dignité. C'était un grand exemple d'obéissance qu'il donnait ainsi. Il allait en être singulièrement récompensé...

Le premier soin de Pedrarias fut d'arracher à Balboa tous ses secrets. Il le combla de prévenances, l'accabla de compliments, lui jura qu'il ne serait jamais guidé que par ses conseils dans toutes les mesures à prendre pour le bien public, et lorsque le conquistador sans défiance lui eut donné par écrit un exposé complet et minutieux de ses campagnes, de la route qu'il avait suivie, des caciques avec lesquels il avait contracté des alliances, des rivières ou des ravines où l'on trouvait de l'or, et surtout des renseignements recueillis sur les contrées baignées par la mer du Sud, il leva le masque et ordonna une enquête judiciaire sur la conduite de Balboa et de ses officiers. Il ne se contenta pas de cette procédure publique; il interrogea en secret les anciens compagnons d'Ojeda et de Nicuesa, espérant que leurs dépositions dictées et envenimées par une vieille inimitié lui fourniraient

les éléments d'une accusation capitale contre le conquistador. Mais Balboa, par la netteté de sa conduite, par sa franchise, par son amabilité, s'était attiré de nombreux amis, même parmi les nouveaux venus. L'évêque Quevedo, dont il soignait les intérêts temporels, et le licencié Espinosa, dont il flattait l'amour-propre, apprirent avec indignation que Pedrarias faisait à leur insu une contre-enquête, et acquittèrent Balboa de toutes les accusations criminelles portées contre lui, mais ils ne purent l'affranchir des difficultés résultant des demandes formées contre lui au sujet de son administration, et Pedrarias, qui avait d'abord songé à se débarasser de son rival en le renvoyant en Espagne chargé de fers, résolut de le perdre plus sûrement en le laissant au Darien harcelé par des créanciers impitoyables et tout embarrassé par des procédures lentes et dispendieuses, où s'épuiseraient peu à peu sa fortune et sa patience. C'était en effet le moyen le plus assuré de ruiner et d'annihiler Balboa.

Avant que le conquistador ait donné au gouverneur de la Castille d'Or le spectacle de sa ruine, la colonie faillit être perdue à tout jamais. De graves maladies décimèrent les nouveaux

débarqués. L'extrême rareté des subsistances aggrava encore leur situation. En moins d'un mois plus de six cents Espagnols périrent dans la dernière misère. Aussi tous ceux à qui leur fortune permettait de retourner en Europe se dérobèrent avec empressement aux dangers de cette région meurtrière. « On nous écrit du nouveau monde, lisons-nous dans une lettre de Pierre Martyr à Luis Hurtado de Mendoza, que la plupart des colons du Darien sont malades. Ils se sont en effet établis sur les bords d'un fleuve marécageux, le Darien, et sont comme entourés de montagnes et très rapprochés de l'équateur. Sept degrés seulement les en séparent : aussi reçoivent-ils pour ainsi dire perpendiculairement les rayons du soleil et sont-ils exposés à toute la chaleur qui s'élève depuis le niveau de la mer jusqu'au sommet des montagnes. Si du moins ils s'étaient établis sur le faîte ou sur le flanc de ces montagnes, dans le voisinage d'une source fraîche ou d'un fleuve, là où aurait soufflé la brise ; car ces régions sont vraiment élyséennes, surtout quand elles regardent la mer. Ce fut le manque de ressources qui les obligea tout d'abord à s'arrêter dans ces parages. Ils y trouvèrent en abordant un village

riche, abondamment pourvu de ressources, dont ils chassèrent de force le souverain indigène, un certain Zemaco. Dès lors ils ne songèrent même pas à changer l'emplacement de leur résidence. »

La disparition et le départ d'un si grand nombre de colons furent un soulagement temporaire pour la colonie, et Pedrarias, afin de distraire ceux qui restaient du sentiment de leurs souffrances organisa diverses expéditions dans l'intérieur du pays. Le bon sens voulait et l'honneur exigeaient que le seul homme capable de conduire ces expéditions en reçût le commandement; mais, sous prétexte que Balboa se débattait contre d'incessants procès et que sa présence était nécessaire au Darien, en réalité pour profiter de ses confidences, et utiliser ses plans de colonisation, Pedrarias désigna pour les diriger, son lieutenant général, Juan de Ayora. C'était un capitaine brave et énergique, mais plein de mépris pour les Indiens et résolu à les exploiter, à les tyranniser au besoin, s'ils s'avisaient de résister. Ayora fut d'abord très bien reçu par les caciques avec lesquels Balboa était entré en relation; mais il paya leur hospitalité par d'odieux traitements, pillant leurs demeu-

res, leur enlevant femmes et filles, les torturant même pour les forcer à déclarer où ils avaient caché leurs trésors réels ou supposés. Comogre, le nouveau chrétien Carlos, le cacique qui avait donné avis à Balboa de l'existence d'une mer au delà des montagnes, fut au nombre des plus maltraités. En même temps Luis de Carillo, Enciso, et d'autres lieutenants de Pedrarias parcouraient le pays, et se rendaient redoutables par leurs exactions. Les Indiens n'auraient pas mieux demandé que de continuer à vivre en paix avec les Européens, ainsi que Balboa leur en avait donné l'assurance, mais, quand ils comprirent que ses successeurs poursuivaient contre eux l'application d'un nouveau système politique, ils se soulevèrent et opposèrent une résistance désespérée aux envahisseurs. Les Espagnols n'étaient plus guidés par une main ferme; ils ne connaissaient ni les ruses indiennes ni le genre de guerre qui convenait au pays; ils furent partout repoussés, subirent des pertes sérieuses et durent rentrer à Santa Maria, battus et humiliés.

Les sarcasmes et les reproches des partisans de Balboa produisirent un tel effet sur l'esprit soupçonneux et irritable du gouverneur géné-

ral qu'il prit la résolution d'employer Balboa à une expédition difficile, qui sans doute aboutirait à un désastre et qui ruinerait sa popularité : il le chargea d'aller conquérir les trésors fantastiques de Dobayba.

Les bruits les plus étranges circulaient sur cette contrée : non seulement elle aurait recélé d'inépuisables richesses, mais encore les indigènes étaient de redoutables adversaires, contre lesquels il ne fallait pas s'engager à la légère. Ils combattaient, paraît-il, avec autant de valeur sur l'eau que sur la terre, et il fallait les poursuivre aussi bien à travers les collines que sur les marais infestés de reptiles où ils cherchaient un refuge. Chauves-souris gigantesques, énormes alligators, dragons fabuleux, nuées de moustiques et d'insectes défendaient en outre le pays. On avait donc à lutter à la fois contre la nature et contre les indigènes. Balboa s'était arrêté une première fois à la limite extrême du territoire, et n'avait pas essayé de s'y aventurer. Il n'y tenait encore que médiocrement; mais lorsque Pedrarias lui eut annoncé qu'il mettait sous ses ordres deux cents soldats éprouvés et qu'il le choisissait pour les commander en raison même des difficultés de l'entreprise, le conquistador

ne crut pas devoir refuser. Encore eut-il le crève-cœur, au moment du départ, de se voir adjoindre comme collègue dans le commandement une créature du gouverneur, un certain Luis de Carillo, qui avait déjà échoué dans une expédition analogue.

On a peu de détails sur cette campagne. Il paraît que les aventuriers remontaient sur leurs canots la rivière qui pénétre dans le Dobayba, et qu'ils s'avançaient sans prendre de précautions, lorsqu'ils furent tout à coup surpris et entourés par un grand nombre d'Indiens qui firent tomber sur eux une grêle de flèches empoisonnées, et, se jetant bravement à l'eau, essayèrent de renverser leurs canots. La moitié des Espagnols périt dans ce combat : les uns noyés, les autres sous les coups des ennemis. Luis de Carillo fut de ce nombre, ayant eu la poitrine traversée par la lance d'un Indien. Balboa lui-même fut blessé et ne parvint qu'à grand'peine à s'échapper sur le rivage avec les débris de sa troupe.

Alors commença la retraite, et elle fut désastreuse, car les Indiens ne cessèrent de l'inquiéter, et le pays à traverser était fort difficile. Tantôt il fallait franchir des montagnes escarpees, tantôt passer à travers des marécages plus

dangereux encore, et les Indiens, dans tout l'enivrement de leur triomphe inespéré, ne leur laissaient pas un instant de repos. Quelques-uns de ces marécages ont conservé, même de nos jours, une sinistre réputation : telle la lagune de Matunsacrati, qui inspire une horreur indicible à tous les indigènes. Aucun des imprudents qui s'y sont aventurés n'en est, dit-on, revenu, sauf quelques soldats espagnols qui la traversèrent au siècle passé, en s'échappant d'un poste attaqué par les Indiens ; mais, sur leur passage, ils avaient vu des alligators monstrueux, d'énormes serpents aquatiques, des monstres de toute espèce; ils avaient été attaqués par l'armée des moustiques, imperceptibles jejenos, énormes maringoas, féroces bravos, terribles rodadores, aludas, tábanos ou congos, et ils avaient rapporté de ces eaux mortes un souvenir terrifiant : Balboa et ses compagnons, pressés par la nécessité, traversèrent ces lagunes sans s'arrêter, et arrivèrent enfin, mais épuisés de fatigue, au Darien.

Ils y furent reçus par les sarcasmes et les invectives des partisans de Pedrarias. Ce fut alors que, poussé à bout par des outrages immérités, le conquistador se décida à faire parvenir en

Espagne l'expression de ses plaintes et de ses déceptions. De sa plume lourde et embarrassée, mais avec une vigueur de touche et un style incomparable dans sa forte naïveté, il rédigea la lettre suivante, que nous a conservée le hasard des temps. Nous n'en donnerons qu'une analyse et quelques extraits.

CHAPITRE IX

Lettre de Balboa au roi Ferdinand.

« Très chrétien et très puissant prince, notre Seigneur Roi, au mois d'avril 1515 et deux autres fois auparavant, j'avais envoyé à Votre Majesté une lettre pour lui faire connaître ce qui était arrivé au Darien depuis l'arrivée du gouverneur Pedrarias de Avila et de la flotte. Je suppliais dans ces lettres Votre Majesté de vouloir bien envoyer une personne de confiance chargée de faire une enquête sur tout ce qui s'est passé jusqu'à cette heure, car la situation est tellement compromise que celui qui voudrait tout remettre en bon ordre ne devrait songer ni à dormir ni à rester inactif. Les caciques et les Indiens, de moutons qu'ils étaient, se sont tournés en lions furieux. Leurs sentiments ont si bien changé qu'ils s'enhardissent aujourd'hui à voler et à tuer les chrétiens,

eux qui jadis ne paraissaient devant eux que les mains pleines de présents. Telle est la conséquence des mauvais traitements que les capitaines envoyés ici leur ont fait subir, des meurtres qu'ils ont commis sans motif ni raison sur de nombreux caciques et Indiens, des vols dont ils se sont rendus coupables, en leur prenant non seulement leurs haciendas, mais encore leurs enfants et leurs femmes, petits ou grands; et cela au grand déplaisir de Dieu notre Seigneur et de Votre Altesse Royale, de Votre Altesse Royale surtout, qui a de la sorte perdu de gros revenus. Ils étaient en effet jusqu'alors ménagés si bien qu'ils étaient fort abondants. Le pays est fort riche et pouvait y suffire, grâce à Dieu.

« Le premier capitaine envoyé en expédition dans l'intérieur du pays fut Juan de Ayora. S'il avait été puni pour ses nombreuses exactions contre des caciques en paix avec nous, les autres capitaines qui depuis ont été chargés de nouvelles expéditions n'auraient pas eu l'audace de commettre tous les excès, tous les crimes dont ils se sont souillés sur le continent, lorsqu'ils ont tué pour les voler caciques et Indiens, lorsqu'ils ont enlevé leurs femmes et

leurs filles, qu'ils ont réduit leurs sujets en esclavage sans cause légitime, et cela dans des pays dont les caciques étaient en paix avec nous et ne nous avaient donné aucun sujet de mécontentement; ils nous avaient même, en beaucoup d'endroits, apporté de l'or en présent. Pourtant, malgré cet état de paix, les capitaines sont allés ravir leurs femmes et leurs filles, et voler leurs richesses. Je puis en toute sincérité affirmer à Votre Altesse que dans les cantons où les caciques avaient l'habitude d'apporter de l'or en présent, et en avaient donné deux ou trois fois, ainsi que des vivres, les capitaines sont allés dans les endroits où ils gardaient leurs femmes, leurs provisions et leur or, ont tout pillé, et réduit tout le monde en esclavage, sans aucune conscience. Il est arrivé qu'un jour un cacique donna en présent dix-huit cents pesos d'or, et qu'au même moment un capitaine espagnol lui en vola trois mille, prit ses enfants, ses femmes, ses provisions, et les réduisit en servitude. Tous ces crimes et d'autres plus graves encore restent impunis. C'est pour cela qu'il n'y a plus ni un cacique ni un Indien en paix avec nous dans toute la région, sauf le cacique de Careta, qui fait semblant de l'être,

parce qu'il est notre voisin immédiat. Il faut donc, très puissant Seigneur, et ce sera un acte de bonne administration, il faut envoyer une personne chargée de faire une enquête sur tout ce qui s'est passé. Une fois que Votre Majesté sera bien informée, elle prendra les mesures nécessaires. En effet, tout puissant Seigneur, je vous le jure, en vérité, si les choses restent en l'état seulement une année, la terre sera absolument désolée, et il n'y aura plus de remède, quand bien même Votre Majesté dépenserait quarante mille autres pesos d'or, comme elle a déjà fait, et comme elle aurait pu éviter de le faire, vu le peu de profit qu'elle a retiré de cette expédition.

« Je ferai savoir à Votre Majesté que, pour payer chaque année les frais d'entretien de la colonie, il est indispensable de dépenser à peu près soixante mille pesos d'or, un peu plus ou un peu moins. Or, pour que le pays rapporte chaque année une pareille somme, Votre Majesté peut tenir pour certain qu'elle en retirera bien peu d'or, tant qu'il sera gouverné comme il l'est à présent. Il y a en effet trop de chefs ici, et chacun d'eux cherche trop à enrichir ses créatures. Aussi tout va mal, et il faut prendre



en temps opportun toutes ses précautions. J'ai déjà écrit à ce sujet à Votre Majesté. Je lui ai fait savoir que l'anarchie éclaterait si tous les officiers du roi se mêlaient de gouverner. Il ne faut pas, en pareille matière, de diversité de sentiments. Or ces officiers ne s'entendent pas entre eux. Autant d'hommes, autant d'airs différents. Ils disent du mal les uns des autres. Ils n'ont pas de suite dans les idées, ils changent de politique du jour au lendemain. Ceux-ci s'efforcent de gouverner dans cette direction, et ceux-là dans une autre, chacun administre en vue de son intérêt particulier. Si l'évêque n'était pas intervenu, Votre Altesse peut être persuadée que le dommage eût été encore plus grand; mais il veille continuellement à ce que tout ce qui intéresse le service de Votre Majesté soit bien exécuté; il donne de bons conseils du haut de la chaire et dans le particulier. Pourtant cela ne suffit pas.

« Relativement à la paye des soldats, je ferai savoir à Votre Majesté que le gouverneur aussi bien que les officiers retiennent pour eux autant qu'ils le peuvent. Les soldats sont-ils même payés, nous l'ignorons. On attend pour le savoir la première revue, qui n'a pas encore

eu lieu. On sait seulement que les trompettes, les officiers et quelques hommes de la garde du gouverneur sont payés. Nous voyons tous qu'ils s'arrangent entre eux. Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet. Votre Majesté y pourvoira sans doute, avant que la contrée ne soit entièrement ruinée.

« Très puissant Seigneur, voici les événements survenus depuis ma dernière lettre. Un capitaine est parti d'ici avec cent vingt hommes. Il s'est dirigé vers les sierras de Uraba et a pénétré de vingt lieues environ dans l'intérieur des terres. Mais les Indiens les ont surpris et ont massacré cinquante d'entre eux. Les autres sont revenus tout épuisés et en fort mauvais état. Pourtant ils rapportaient environ trois-mille pesos d'or.

« Un autre capitaine traversa le golfe Saint-Michel et descendit à l'île Rica, dans l'archipel des Perles. Il menait avec lui quatre-vingts soldats. Les Indiens lui en tuèrent vingt-cinq. Ils furent obligés de battre en retraite et de revenir ici. Votre Majesté saura que dans cette expédition s'est commis un acte abominable, une cruauté, comme jamais ne s'en sont permis de semblable les Arabes en lutte avec les chré-



tiens, ni aucun autre peuple. En revenant avec les hommes qui lui restaient, et environ une centaine d'Indiens et d'Indiennes, pour la plupart des femmes et de petits enfants, tous attachés à des chaînes, le capitaine (il se nomme Gaspar Morales et il est de la suite du gouverneur) ordonna de couper la tête à tous ces prisonniers et de les passer au fil de l'épée, si bien que pas un Indien et pas une Indienne n'échappèrent, à l'exception de ceux que s'était réservés le capitaine, et de quelques Indiennes de l'île Rica Aussi, dans la suite du voyage, ayant été surpris par un cacique, ils perdirent beaucoup d'entre eux, qui furent très cruellement massacrés.

« Ces excès sont demeurés impunis, très puissant Seigneur. » Balboa ajoute que les Indiens, usant de représailles, massacrent tous les chrétiens qu'ils rencontrent. Dans cette expédition à l'île des Perles, Gaspar Morales aurait reçu du cacique quinze ou seize marcs de perles et quatre mille pesos d'or. Il se fit ensuite conduire à l'endroit où l'on recueillait les perles, il en ramassa un grand nombre, et pour prix de ce service, massacra traîtreusement et sans scrupule tous les Indiens et Indiennes qu'il

rencontra. « On rapporta de cette île, entre autres curiosités, une perle qui pesait dix tominos, très parfaite, sans aucune raie, sans la moindre tache, d'une très belle eau, d'un lustre et d'une forme admirables; enfin c'était un joyau très digne de Votre Altesse. On la porta à l'encan. Elle fut adjugée douze cents pesos d'or à un marchand qui vint aussitôt la montrer au gouverneur. Les officiers de Votre Altesse ne voulurent pas l'acheter parce qu'ils prétendaient ne pas avoir assez d'argent. » Balboa dans sa lettre avait dessiné cette perle de grandeur naturelle. Elle avait, paraît-il la forme d'une poire, sa hauteur était d'un pouce et sa largeur de quelques lignes.

Un autre capitaine, à la tête de cent quarante hommes, est allé, par le golfe de Uraba et le chemin de Zenu, dans le Caribana. On ne sait pas ce qu'il est devenu. C'était une expédition sans motif, car ce pays n'était pas riche et ne présentait aucun avantage. Il paraît que le capitaine a débarqué, mais qu'on lui a pris ses vaisseaux. Reviendra-t-il ? C'est Dieu seul qui peut le dire. C'était d'ailleurs « envoyer un troupeau à la boucherie ! »

Deux autres capitaines sont allés à la côte de

de Veragua et à Nombre de Dios pour pénétrer de là dans les provinces de Coyba et de Panama sur la mer du Sud. « Il y a beau temps qu'ils sont partis : on n'en a pas de nouvelles. Que Dieu les conduise ! Que Votre Altesse Royale daigne remarquer que ces deux capitaines furent chargés de la mission précitée, après que me furent envoyées les lettres royales de Votre Majesté qui m'investissaient, à titre de récompense, du gouvernement des deux provinces de Coyba et de Panama. »

Suit le récit de l'expédition qu'il a lui-même dirigée : « Au mois de juin 1515 j'écrivis à Votre Altesse que j'allais dans la province de Dovaïve avec deux cents hommes, dans le dessein d'arriver, s'il plaisait à Dieu, au pays où nous pensions que devait se trouver la plus grande partie des richesses qu'il y a dans ces terres. Je partis d'ici avec cent quatre-vingt-dix hommes, j'allai dans la province de Dovaïve, et nous entrâmes dans un village assez important, d'où les naturels s'enfuirent à notre approche. Nous en prîmes quelques-uns, qui nous guidèrent jusqu'à la résidence du cacique, également en fuite. Nous rencontrâmes quelques personnes qui nous informèrent qu'il y avait des mines

dans l'intérieur des terres, que le Dovaïve était plein d'or, et qu'à dix journées de marche de là il y avait de grande mines, où tous les caciques allaient chercher de l'or. J'attendis le cacique pendant dix jours sans pouvoir m'aboucher avec lui. Je fus obligé de repartir parce que dans la terre de Dovaïve il n'y a rien à manger et que les sauterelles ont tout dévoré. Si j'avais voulu pénétrer dans l'intérieur des terres, il m'aurait fallu laisser soixante ou soixante-dix hommes dans les navires pour les garder, et ils n'auraient rien eu à manger, à moins qu'ils ne fussent revenus au Darien pour y chercher des vivres. Les causes de cette disette sont, sans parler des ravages des sauterelles, la défiance que leur inspirent les chrétiens et la crainte qui les empêche de labourer la terre. Un capitaine venu à Cuquiri, qui est à deux lieues de Dovaïve, leur avait fait beaucoup de mal, et c'est pour ce motif qu'ils se défiaient et se soulevaient.

« Nous partîmes de là pour remonter le rio Grande et chercher des vivres que nous laisserions aux navires avant de pénétrer dans l'intérieur des terres. En remontant, nous convînmes qu'une partie d'entre nous irait à la pro-

vince de Ibebeiva, tandis que j'irais en amont vers un village de pêcheurs qui se trouve à deux journées de là. Luiz Carillo se mit dans un canot, moi dans un autre, et avec deux autres canots nous étions en tout près de cinquante hommes. Nous rencontrâmes par malheur sept ou huit canots pleins d'Indiens guerriers, et comme les chrétiens, surtout ceux qui étaient récemment arrivés de la Castille, ne savent pas conduire ces embarcations, les Indiens nous attaquèrent avec leurs lances en forme d'épieux, et avant que nous eussions pu nous retourner, trente des nôtres étaient blessés, quelques-uns dans quatre ou cinq endroits. Pour ma part, je reçus un coup à la tête qui me mit en grand péril, mais j'en suis guéri à présent, Dieu merci ! Je perdis aussi mon canot. N'ayant pu aborder à terre, je fus obligé de l'abandonner. Celui de Luiz Carillo et les deux autres réussirent à aborder, et dès lors ils se défendirent. Il plut à Notre Seigneur que Carillo reçut un coup d'épée dans la poitrine, dont il mourut, ainsi que deux autres hommes, à son retour ici.

« Cela fait nous revînmes à l'endroit où nous avions laissé le reste de la troupe, fort en peine de se procurer des vivres, et nous-mêmes fort

empêchés de leur en donner, vu le peu de vivres qu'il y avait dans le pays à cause des sauterelles. Je résolus, après avoir consulté les officiers et autres gens de bien qui m'avaient suivi, de revenir à Santa Maria, puisque, pour le moment, il n'y avait plus de ressources et que, si nous voulions aller plus avant, la faim nous enlèverait la plus grande partie de nos gens. Malgré cet échec, nous ne perdons pas l'espoir d'achever l'entreprise, parce que nous avons à présent des renseignements certains sur les richesses de ce pays. Aussi, quand nous aurons plus de vivres et de navires, nous y retournerons avec l'aide de Dieu. On parlera de ce projet à Votre Majesté, et je la supplie à ce propos de ne pas donner crédit aux rapports de l'envie et de la mauvaise volonté. »

Après de nombreuses protestations de loyauté, de dévouement et de fidélité, le conquistador annonçait qu'il voulait détromper le roi sur le compte de Pedrarias. Sans doute il n'y a rien à dire sur son honorabilité, mais n'est-il pas bien vieux, et toujours malade depuis son arrivée ici. D'ailleurs il est compromis par son entourage, qui se compose de gens perdus. Il ne punit pas le mal qu'on fait aux Indiens. Il laisse voler im-

punément l'or et les perles. On se vante publiquement d'avoir volé. Si quelque honnête homme est assez mal avisé pour se plaindre, on l'épouvante, de façon à lui ôter toute envie de renouveler sa plainte. Tout va de travers, sans concert préalable, et ensuite, le gouvernement se plaît à entretenir la discorde par ses médisances.

« Pour ce qui regarde les affaires du gouvernement et de la colonisation, Pedrarias aurait besoin d'écouter plus de conseils qu'il n'en demande. Si, par hasard, on lui en donne, il s'imagine qu'on cherche à le tromper. Pour tous il est plein de défiance, sauf pour quelques personnes qu'il croit pouvoir lui être utiles. Il s'est montré à diverses reprises d'une sévérité odieuse contre les régidores, parce qu'ils lui faisaient quelques représentations pour le service de Votre Altesse et le bien commun de la chose publique. Il s'est montré de même envers tous ceux qui ont eu l'audace de le contredire... C'est un homme comme il n'y en a pas dans le monde entier pour être aussi dévoré par la jalousie et la cupidité. Rien ne l'irrite autant que de voir quelque amitié régner entre gens de bien. Il aime mieux voir ou entendre les uns médire

des autres. C'est un homme qui, sans réflexion, croit plus volontiers au mal qu'au bien. Il n'a pour ce qui concerne l'administration ni règle, ni énergie, ni disposition : C'est, en un mot, un homme qui, au vu de tous, oublierait le service de Votre Altesse et son propre honneur pour un peso d'or qu'il aurait à gagner. Pour ne pas être trop long, il me reste à faire connaître à Votre Majesté bien des choses qui sont mauvaises, et ne devraient pas se rencontrer chez un personnage honoré d'une si grande charge, et qui devrait régir et administrer des colons si nombreux et si illustres.

« D'ailleurs, pour ne pas m'exposer aux reproches que pourrait m'adresser Votre Majesté d'être médisant, je la prierai de vouloir bien ordonner une enquête sur tout ce que je lui dis, et pour cela qu'elle s'informe auprès de tous ceux de ses sujets qui sont allés au Darien. Votre Altesse comprendra bien vite et clairement que je n'ai dit que la vérité. »

Balboa ajoute quelques détails sur le pays, qui est très riche et très grand. Il craint que le roi n'ait été induit en erreur à ce sujet par les faux rapports du gouverneur et des officiers. En effet, « bien qu'ils tirent du pays beaucoup de re-



venus, cela ne leur suffirait pas pour payer tout ce qu'ils ont détruit ou laissé détruire. N'ont-ils pas volontairement détruit la plus grande partie des caciques et des Indiens, bien qu'il eût été plus facile de les conserver et de les civiliser que tous ceux d'Hispaniola et des autres terres de l'Inde, et cela dans la contrée la plus belle, la plus fertile des Indes, aussi bien dans les îles que sur le continent; et, comme je l'ai toute visitée, et que je crois connaître les ressources du pays, j'ai le droit d'en parler ainsi à Votre Majesté. Aussi, comme j'en ai déjà prié Votre Altesse Royale, je la supplie d'ordonner une enquête approfondie à la Casa de contractacion de Séville, ou à toute autre personne qui pourra la mieux servir afin de dissiper tous les doutes. Que Notre Seigneur accorde à Votre Majesté longue vie, prospérité, et qu'il augmente ses royaumes et seigneuries. De Santa Maria de la Antigoa, aujourd'hui mardi 16 octobre 1515. Je baise les pieds et les mains de Votre Altesse Royale.

« VASCO NUNEZ DE BALBOA,
« Adelantado. »

CHAPITRE X

Balboa nommé adelantado et gouverneur des provinces de Panama et de Coyba. — Expéditions de Morales et Becerra. — Pedrarias et Balboa se réconcilient. — Préparatifs pour une grande expédition à la mer du Sud.

Avant que la lettre du 15 octobre 1515 fût parvenue en Espagne, Balboa avait enfin reçu satisfaction. Le roi Ferdinand avait appris avec satisfaction la découverte et les travaux du conquistador, et, pour lui montrer à quel point il appréciait son mérite, il le nommait adelantado de la mer du Sud et gouverneur des provinces de Panama et de Coyba. En outre Pedrarias devait dorénavant le consulter sur toutes les affaires importantes. C'était un coup humiliant pour l'orgueil du gouverneur général. Telle était la jalousie ou plutôt la haine que lui inspirait dès lors Balboa, qu'il résolut d'abord de passer outre et de ne pas conférer au conquistador ses nouvelles dignités, avant que le

résultat de l'enquête commencée contre lui ait été communiqué à la cour. Comme toutes les lettres arrivant d'Espagne passaient par ses mains, il retint par devers lui celle qui était destinée à Balboa et convoqua un conseil extraordinaire pour trancher la question. Balboa n'avait plus qu'un ami dans le conseil, l'évêque Quevedo. L'alcade mayor Espinosa et le trésorier général Alonso de la Fuente avaient passé dans le parti de Pedrarias. Quevedo prit en main la cause de Balboa, démontra qu'il était déloyal de discuter les ordres du roi et de priver de ses récompenses un sujet qui avait si bien mérité de son pays, et finit par imposer son opinion au conseil. Il fut seulement décidé qu'on lui donnerait ses titres, mais en lui faisant promettre de ne pas s'immiscer dans le gouvernement des provinces avant d'en avoir obtenu l'autorisation de Pedrarias. Quevedo et Balboa consentirent à cet arrangement, car ils comptaient l'un et l'autre sur les événements pour obtenir l'autorité en même temps que les titres.

Le nouvel adelantado semblait donc avoir enfin maîtrisé la fortune. Il était investi de fonctions officielles, le roi s'était déclaré en sa faveur, ses

partisans levaient la tête et de nombreux adhérents se rangeaient en foule autour de lui. Certes, s'il avait voulu profiter de l'occasion pour renvoyer en Espagne Pedrarias, comme il avait jadis renvoyé Enciso, tous les colons du Darien se seraient prononcés en sa faveur, et le roi, mieux informé, lui aurait peut-être pardonné cette seconde usurpation : mais il ne voulut pas sortir une fois encore de la légalité et préféra forcer la reconnaissance royale par de nouveaux services. Il comptait sans la ténacité jalouse de Pedrarias et de tous ceux qu'il avait froissés dans leur amour-propre ou lésés dans leurs intérêts.

Au moment où Balboa, malmené par le gouverneur de la Castille d'Or, et n'ayant pas encore reçu la dignité d'adelantado, se demandait avec angoisse s'il ne ferait pas mieux d'abandonner le Darien et de chercher fortune dans les pays qu'il venait de découvrir, il avait secrètement envoyé à Cuba un de ses confidents, Andrès Garabito, pour y enrôler des hommes et se procurer les provisions nécessaires à l'expédition qu'il méditait à travers l'isthme. Garabito s'acquitta fidèlement de son mandat, mais, ne sachant pas ce qui s'était



passé dans son absence, il jeta l'ancre à six lieues de Santa Maria et fit avertir Balboa de son retour. Pedrarias fut aussitôt averti qu'un vaisseau mystérieux, rempli d'hommes armés, croisait dans le voisinage et avait des communications secrètes avec son rival. Il s'imagina aussitôt qu'un complot se tramait contre lui et donna l'ordre d'arrêter Balboa et de l'enfermer dans une cage de bois. L'évêque Quevedo intervint. Il réussit à obtenir que l'affaire suivrait son cours normal et que le conquistador ne subirait pas l'outrage d'un emprisonnement dans une cage. En effet, l'instruction du procès démontra que les soupçons du gouverneur étaient mal fondés, et que l'armement de Garabito avait été préparé sans trahison. Balboa fut donc remis en liberté, mais il était froissé, découragé, et presque ruiné par les nombreux procès, dont il avait été assailli.

Ce qui acheva de le décourager, c'est que Pedrarias, fidèle à son système d'exploiter à son profit les idées et les plans de Balboa, organisa l'expédition qui avait été préparée et soigneusement méditée par le conquistador, et au lieu de lui en confier le commandement, le donna à un de ses parents nommé Morales. Il s'agis-

sait de visiter les rivages de la mer Pacifique, de reconnaître les îles des Perles et les royaumes voisins. C'était en quelque sorte le complément et la sanction des premières découvertes. Morales n'amenait avec lui que cinquante hommes, mais parmi eux Francisco Pizarro qui les valait tous par son sang-froid et sa connaissance des lieux. L'expédition, bien que vivement conduite, fut malheureuse. Après avoir traversé l'isthme par une route plus courte et plus expéditive que celle qu'avait suivie Balboa, ils s'embarquèrent sur les pirogues que leur prêta le cacique Tutibra, et pénétrèrent dans l'archipel que le conquistador avait nommé archipel des Perles. Les armes à feu et les limiers féroces des Espagnols frappèrent les insulaires de terreur. Vaincus dans quatre combats, ils demandèrent à traiter, et leur cacique, comme offrande de paix, leur présenta un panier rempli de perles. L'une de ces perles pesait vingt-cinq carats, l'autre était de la grosseur d'une muscadelle, elle fut plus tard achetée par la femme de Pedrarias et donnée par elle à l'impératrice, femme de Charles-Quint. Le cacique, voyant que les Espagnols prisaient si fort les perles, les mena au sommet d'une

tour en bois d'où l'on embrassait un horizon immense. Il leur annonça que toutes les mers environnantes produisaient des perles et promit de leur en donner tant qu'il pourrait en récolter. Puis, leur montrant les hautes montagnes qui, sur le continent, découpaient leurs fiers profils, il leur parla du grand royaume qu'elles abritaient, et des richesses immenses qu'ils y trouveraient. C'était le Pérou dont il parlait ainsi, et Francisco Pizarro, qui l'écoutait avec avidité, songeait déjà à s'emparer de cet empire.

Les aventuriers revinrent sur le continent, mais pour être entourés par les caciques, irrités de leur inconduite et de leur déloyauté, et qui avaient juré leur perte. Alors commença une retraite désastreuse. D'embuscade en embuscade, de marais en marais, de montagne en montagne, toujours sur le qui-vive, entourés par des nuées d'Indiens qui ne faisaient aucun quartier, ils faillirent vingt fois périr jusqu'au dernier. Un jour, assaillis qu'ils étaient par les sauvages, ils se trouvèrent acculés à la mer, et la marée approchait. Par un hasard providentiel ils trouvèrent quatre canots, qui leur permirent de s'échapper. Enfin, après une

série de malheurs et de souffrances, ils réussirent à rentrer au Darien, mais dans un état déplorable de faiblesse et de maigreur. Ils avaient pourtant réussi à conserver leurs trésors, et ils rapportaient de précieux renseignements sur la contrée et surtout sur les grands royaumes du sud. Leurs récits exaltèrent l'imagination de Pedrarias et augmentèrent les regrets de Balboa.

Le gouverneur de la Castille d'Or, en effet, ne songea plus qu'à profiter des découvertes, si chèrement payées, de Morales et de Pizarro, et organisa coup sur coup diverses expéditions. Commandées par des chefs ignorants ou présomptueux, elle se terminèrent par des désastres. Ainsi le capitaine Francisco Becerra, qui avait pénétré dans le pays de Zenu à la tête de cent quatre-vingts hommes bien armés et bien équipés, et accompagné de trois pièces d'artillerie, ne reparut jamais. Un jeune Indien raconta que lui et tous ses hommes avaient été exterminés par les sauvages. Une autre troupe fut également anéantie par le cacique Tubanama, qui conduisait ses hommes au combat en portant pour bannières les chemises sanglantes des Espagnols tués dans d'autres com-

bats. Ces désastres répétés affaiblirent la confiance des colons. Ils n'osèrent plus s'éloigner de Santa Maria. Ils s'attendaient à chaque instant à voir les sauvages déboucher de la montagne. Ils redoutaient même une attaque par mer. Voyaient-ils onduler les longues herbes de la savane, ils les prenaient pour des armées d'Indiens en marche. Les vagues ridaient-elles la surface des flots, ils s'imaginaient que des canots paraissaient à l'horizon. Un seul homme pouvait leur rendre confiance, et cet homme, de parti pris, on le retenait dans une énervante inaction, on l'abreuvait d'outrages quotidiens, on l'entourait d'une surveillance oppressive. Il n'était que temps de lui rendre justice. Il n'était que temps, comme l'avait d'ailleurs ordonné le roi, d'appeler l'adelantado Balboa au poste que lui assuraient ses anciens services et sa popularité présente.

L'évêque Quevedo se fit en cette circonstance l'interprète de l'opinion publique, et somma Pedrarias d'avoir à utiliser l'expérience et la bonne volonté de Balboa. Plein d'illusions généreuses, il conseilla même au gouverneur de renoncer une fois pour toutes à ses rancunes et, au lieu de poursuivre Balboa de sa haine, de

l'attacher à sa fortune, en lui donnant en mariage une de ses filles, et en l'associant à tous ses projets. C'était en effet de la bonne et de la saine politique. La grande âme de l'adelantado aurait été touchée par ces témoignages de confiance et, sans nul doute, il aurait oublié ses justes ressentiments et contribué à la grandeur de sa nouvelle famille. Par malheur Pedrarias était incapable de comprendre ce renoncement et cette abnégation. Il feignit d'agréer les conseils de l'évêque, se réconcilia publiquement avec Balboa, et lui promit une de ses filles en mariage : mais ce n'était à ses yeux qu'un expédient et même qu'un pis-aller. Au fond du cœur il continuait à détester le conquistador. Peut-être même avait-il déjà juré sa perte et ne cherchait-il qu'à endormir ses méfiances pour le faire tomber plus sûrement dans un piège tendu de longue main.

Balboa eut le tort de juger son rival d'après lui-même. Il crut à la sincérité de la réconciliation et s'employa de toute son ardeur à rendre au Darien son premier éclat, et aux colons la sécurité et la confiance qu'ils avaient perdues. Jugeant avec raison qu'il fallait frapper les imaginations par une expédition retentis-

sante, il proposa à Pedrarias de reconnaître la mer du Sud. Le difficile était d'y transporter des navires espagnols, car les pirogues indiennes, bonnes tout au plus pour naviguer le long des côtes, ne pouvaient tenir la haute mer. Il résolut de transporter sur le Pacifique, à travers l'isthme, des vaisseaux construits sur l'Atlantique. C'était un projet grandiose, mais digne en tout point de celui qui l'avait conçu. S'il eût été exécuté, il aurait sans nul doute amené la conquête du Pérou vingt-cinq ans avant Pizarro, et à la gloire de découvreur de la mer du Sud Balboa aurait joint celle de vainqueur des Incas.

Sa connaissance des localités, sa valeur et ses qualités personnelles, le prestige dont il jouissait auprès des Indiens, lui permettaient, plus qu'à tout autre, de préparer dans les meillleures conditions de succès la campagne qui devait mettre le sceau à sa réputation. Il se rendit donc à Acla, sur l'Atlantique, pour y construire sa flotte, ou du moins pour abattre les bois, préparer les agrès et les ancres, et les diriger ensuite sur l'autre versant de la montagne. C'était une entreprise extraordinaire. Il n'y avait pas alors d'autres routes

que des sentiers circulant dans des forêts presque inextricables et des défilés coupés de roches et de précipices. Aucun des compagnons de Balboa ne recula devant cette tâche surhumaine. Plusieurs Espagnols, des nègres et de nombreux Indiens, portant sur leurs épaules les bois coupés et travaillés sur les bords de l'Atlantique s'engagèrent dans les sentiers et sur les rocs, chargés de pesants fardeaux et sous le chaud soleil des tropiques. Au sommet de la montagne on avait construit une maison de repos. Après y être resté quelque temps pour reprendre leurs forces, les travailleurs commençaient à descendre la route opposée, malgré les précipices et les cascades, et ne s'arrêtaient qu'arrivés à la partie navigable du rio Balsas, qui se jette dans le Pacifique. Il fallut beaucoup de temps, et bien des personnes succombèrent avant qu'on eût rassemblé sur les bords de la mer du Sud les bois et les agrès nécessaires pour la construction d'une petite flotte. De plus, quand les Espagnols commencèrent à assembler leurs pièces de charpente, ils s'aperçurent que les bois avaient été mal choisis et qu'ils étaient rongés par les vers. Tout était à recommencer. Balboa, sans se décourager, divisa ses

hommes en trois groupes : les uns se procuraient des vivres, les autres coupaient et sciaient les bois, d'autres enfin s'occupaient des transports. A peine avait-on abattu et coupé les arbres que des pluies diluviennes survinrent et que non seulement les bois façonnés furent enterrés dans la vase ou emportés par les eaux, mais encore les ouvriers furent menacés de la famine. Enfin, après des fatigues et des souffrances incroyables, Balboa eut la joie de voir deux brigantins flotter sur le rio Balsas. Il s'y embarqua aussitôt avec autant d'Espagnols qu'ils pouvaient porter, et entra en triomphe dans le grand Océan qu'il avait découvert.

Ce fut le moment le plus heureux de la vie de Balboa. Il était à la tête de trois cents soldats d'élite, dévoués à sa personne et décidés à le suivre partout où il les conduirait. Deux vaisseaux étaient à ses ordres et deux autres allaient être bientôt construits. Tous les caciques des environs, entraînés par lui, lui promettaient non seulement de lui fournir des vivres, mais encore de prendre part à l'expédition qu'il méditait contre les grands royaumes du sud. Déjà même il était sorti du golfe Saint-Michel et avait commencé une croisière qui, s'il avait per-

sisté, aurait pu se terminer par la découverte du Pérou; mais ses marins avaient été saisis de crainte en voyant une troupe de baleines s'avancer contre eux, semblables à des rochers mouvants, et comme, dans une mer inconnue, tout objet extraordinaire devient une cause d'alarme, ils n'avaient pas osé continuer leur route. D'ailleurs Balboa attendait des renforts; il avait également besoin de savoir si les bruits sur le remplacement de Pedrarias étaient fondés. Il remit donc à plus tard l'exécution de son grand projet.

C'est à ce moment que, se trouvant avec quelques-uns de ses officiers sur la côte de l'île Rica, par une belle soirée, il leva les yeux au ciel et aperçut une étoile qui lui avait été désignée, plusieurs années auparavant, par un astrologue italien, Micer Codro, comme devant lui annoncer un grand malheur, tant qu'elle occuperait une partie déterminée du ciel. « Voyez la sagesse de ceux qui croient aux prédictions, dit il en souriant à ses amis. D'après la prophétie de Micer Codro, ma vie devrait être en ce moment très menacée, et cependant me voici sur le point de réaliser tous mes désirs, vous ayant sous mes ordres et pouvant compter sur

vous pour la conquête du royaume du Sud. » Ce fut ce même soir, d'après les historiens contemporains, qu'il reçut une dépêche hypocrite de Pedrarias l'appelant à Acla. L'infortuné se croyait à la veille de couronner par d'éclatants services une carrière déjà brillante, et sa perte était jurée. La prophétie de Micer Codro allait se réaliser.

CHAPITRE XI

Arrostation, procès et exécution de Balboa.

Que s'était-il donc passé au Darien pendant l'absence de Balboa ?

Le gouverneur de la Castille d'Or n'avait renoncé à aucune de ses préventions et se figurait toujours que son futur gendre ne cherchait qu'à le déposséder de son commandement. Il ne manquait pas dans la colonie d'intrigants et d'adversaires de Balboa qui s'aperçurent de la méfiance inquiète du gouverneur et ne cherchèrent qu'à l'exciter. Parmi eux figurait au premier rang le bachelier Corral, qui ne pardonnait pas au conquistador d'avoir été jadis jeté en prison par ses ordres à cause de sa conduite factieuse, et le trésorier Alonso de la Fuente, fort mécontent d'avoir été obligé de rendre à Balboa une somme qu'il lui devait. Un traître se joignit à ces ennemis personnels : Andrés Garabito était

le confident et l'ami de Balboa. Une querelle s'éleva un jour entre eux; cet homme perfide écrivit à Pedrarias pour l'informer que Balboa n'avait nullement l'intention de devenir son gendre et qu'il n'avait feint une réconciliation que pour avoir toute liberté d'agir, mais que son intention était de se comporter en chef indépendant dès que ses brigantins seraient en état de tenir la mer.

Cette lettre perfide exaspéra Pedrarias. Il savait que le pavillon castillan flottait déjà sur la mer du Sud. Il comprenait que ces régions, tant vantées par les indigènes, allaient être conquises par son rival. Dans son implacable jalousie, il craignit que le succès n'encourageât Balboa à se soustraire à sa juridiction, et, pour assouvir sa misérable vengeance, n'hésita pas à faire échouer une entreprise d'une si grande importance pour son pays. Le conquistador se doutait si peu et des méfiances de Pedrarias et de la trahison de Garabito qu'il venait de charger ce dernier d'une mission de confiance. Ayant entendu dire que Pedrarias allait être remplacé, il pria Garabito d'aller s'en informer. Si la nouvelle était fausse, Garabito devait simplement demander à Pedrarias des renforts et

des approvisionnements. Si elle était vraie, il reviendrait sur-le-champ et, en ce cas, Balboa prendrait la mer et agirait à sa guise.

Ce fut cette démarche, pourtant bien innocente, qui le perdit. A peine Garabito était-il entré à Acla, qu'il était mis en prison, interrogé, et révélait aussitôt ce qu'il savait et ce qu'il ne savait pas sur son général. La nouvelle de cette arrestation produisit une vive impression. Les amis de Balboa la considérèrent comme une rupture, et s'empressèrent d'en avertir le conquistador. L'un d'entre eux, Hernandez de Arguello, fut même assez imprudent pour lui écrire de partir sans le moindre délai. Il lui promettait l'appui des frères hiéronymites, alors tout puissants en Espagne, qui regarderaient son entreprise comme devant contribuer à la gloire et à l'extension de la religion chrétienne. Cette lettre maladroite tomba entre les mains de Pedrarias. Il affecta de la considérer comme preuve de l'existence d'un complot dangereux contre son autorité, fit aussitôt arrêter Hernandez de Arguello, et pria Balboa de venir le rejoindre à Acla. En même temps, et comme s'il redoutait un refus de la part du conquistador, il concentra ses troupes, en donna le

commandement à Francesco Pizarro, et lui intima l'ordre d'arrêter son ancien chef partout où il le rencontrerait.

Balboa ne se doûtait seulement pas de l'orage qui se préparait contre lui. Il avait reçu l'invitation de Pedrarias de se rendre sur-le-champ à Acla, et, comme il avait la conscience de n'avoir rien commis qui pût indisposer contre lui son futur beau-père, il laissa le commandement de ses navires à Francisco Compañon et partit sans escorte. Les messagers de Pedrarias, qui avaient reçu leurs instructions, gardèrent d'abord le silence, mais la confiance et la franchise de Balboa les peinait étrangement. Ils eurent honte de contribuer à la trahison ourdie contre un chef aussi brave, et l'avertirent des projets hostiles de Pedrarias. Balboa commit la faute de négliger ce salutaire avis. Il s'imagina qu'il ne s'agissait que d'un accès de jalousie sans fondement, et crut que sa présence ramènerait la bonne harmonie. Il continua donc sa route : mais il rencontra bientôt Francesco Pizarro à la tête de soldats armés. « Que veut dire ceci ? s'écria-t-il. Est-ce de cette manière que vous êtes accoutumé à me recevoir ? » Il se laissa pourtant arrêter sans résistance, et Pizarro le conduisit à Acla chargé de

fers. Pedrarias avait réussi. Il tenait enfin son rival en son pouvoir. Il allait pouvoir se venger d'un long arriéré de déceptions et de rancunes inassouvies.

Rien de plus odieux que le procès intenté à Balboa! L'accusation portée contre lui était d'avoir conspiré contre les droits de la couronne afin de s'arroger un pouvoir indépendant sur les rives de la mer du Sud. Elle reposait sur les aveux de Garabito, un traître, sur la lettre d'Arguello, un ami compromettant, et sur la déposition d'une sentinelle qui, ayant un jour cherché un abri contre la pluie sous la saillie du toit de la maison où était Balboa, l'aurait entendu dire à ses officiers qu'il fallait prendre la mer et braver le pouvoir du gouverneur.

Cette accusation ne reposait sur aucun fondement sérieux. La vie entière et les actes de Balboa protestaient en sa faveur. Les juges n'osaient pas le condamner, tant son innocence était flagrante. Pedrarias fit alors reprendre l'ancienne enquête sur sa conduite comme alcade mayor, tant il craignait que sa victime ne fût absoute. Aussi bien, dans toute cette affaire, il se montra d'une partialité révoltante. Au premier jour de l'arrestation, il avait, il est vrai, témoigné le

plus vif regret d'être obligé de traiter ainsi son futur gendre. Il était même allé le soir dans sa prison et l'avait assuré que cette enquête ne servirait qu'à mieux faire éclater son innocence. Au cours du procès, feignant d'être convaincu de la culpabilité de Balboa, il changea de langage, et lui déclara que désormais il le traiterait en ennemi, et, en effet, il excita sous main les juges qu'il venait de nommer en commission extraordinaire. L'alcade mayor, Espinosa, bien qu'au nombre des adversaires de Balboa, n'osait prendre sur lui de commettre une aussi monstrueuse iniquité. Pedrarias lui laissa entendre qu'il gracierait Balboa aussitôt après sa condamnation. Ce fut sous cette réserve expresse qu'il prononça la fatale sentence. Quelle ne fut pas son indignation quand il apprit que Pedrarias venait d'ordonner l'exécution immédiate de la sentence, et ne laissait même pas au condamné la faculté de se pourvoir en grâce! En même temps que Balboa étaient condamnés à mort trois de ses officiers Valderabano, Botello et Hernan Muños, ainsi que son ami Hernando de Arguello, les trois premiers comme ayant pris part au complot formé contre la couronne, le quatrième en qualité de complice. Quand au per-

fide Garabito il fut acquitté et remis en liberté.

Certes Balboa pouvait avoir des torts. Il n'avait sans doute pas été toujours assez retenu dans l'expression de son dépit. Peut-être, emporté par la grandeur et l'imprévu des circonstances, n'avait-il pas toujours observé toutes les formes et toutes les convenances hiérarchiques. Il se peut encore que, devant ses compagnons d'armes, devant ses confidents, il ait laissé entrevoir qu'en cas de dissentiment avec le gouverneur de la Castille d'Or, il se servirait de son titre d'adelantado, et mettrait en avant la bienveillance particulière dont l'honorait le roi Ferdinand pour agir à sa guise. C'étaient là des imprudences, non des crimes. Il méritait des réprimandes et nullement la mort. Aux yeux de la postérité, il passera toujours pour innocent, et Pedrarias ne sera que son bourreau.

Ce fut un jour de tristesse et d'horreur que celui où furent exécutés, à Acla, Balboa et ses amis. Les juges, saisis de pitié et désolés d'avoir trempé dans cette iniquité, avaient représenté à Pedrarias tout ce qu'il y avait d'odieux à faire périr de mort violente, et sans appel à la clémence du roi, celui des conquistadores qu'on s'accordait à reconnaître comme le plus propre à

concevoir et à exécuter de grands projets. Le gouverneur ne voulut rien entendre. Craignant pour sa propre sûreté s'il pardonnait à Balboa, il se montra inflexible. « Il a mérité la mort, s'écria-t-il, qu'il la subisse ! » Les partisans de Balboa étaient alors dispersés dans l'isthme ou se trouvaient sur le rivage du Pacifique. D'ailleurs Francesco Pizarro, préludant à ces actes de cruauté implacable qui souilleront plus tard la gloire du conquérant du Pérou, faisait bonne garde et s'apprêtait à réprimer violemment toute tentative d'insurrection. Le peuple, ému jusqu'aux larmes, mais terrifié par les mesures de précaution prises par Pedrarias, n'osait même pas élever la voix. Seuls les Indiens ne cachaient pas leur désespoir et s'indignaient à la pensée de voir ainsi périr leur bienfaiteur et leur ami.

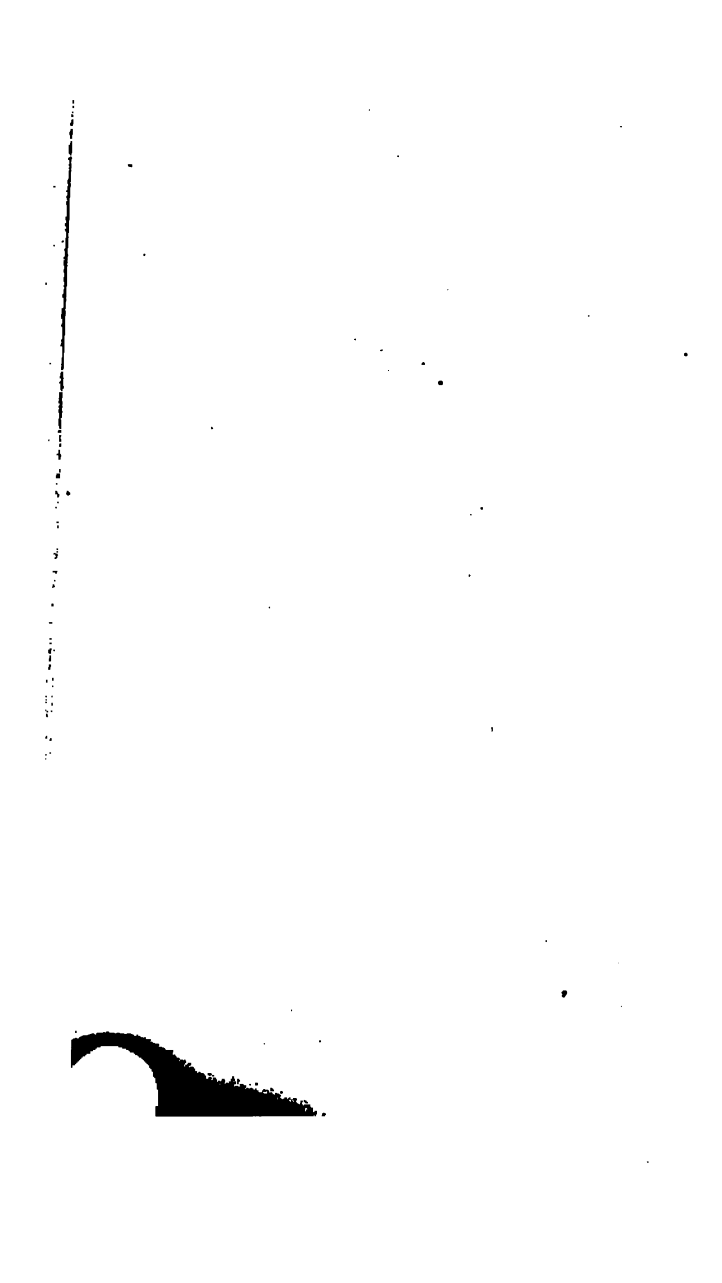
Le héraut public marchait devant Balboa criant : « Tel est le châtiment imposé à ce traître, à cet usurpateur des biens de la couronne! » — « C'est faux, s'écria le conquistador. J'ai toujours servi le roi avec loyauté, et cherché à accroître ses domaines. » L'exécution eut lieu sur la place publique d'Acla. Balboa fut le premier qui reçut la mort. Il monta d'un pas ferme sur l'échafaud, et posa lui-même la tête sur

le billot. Valderrabano, Botello et Muños furent amenés successivement près du même billot et décapités. Hernando de Arguello restait seul. On supplia Pedrarias de faire grâce, puisque le condamné n'avait pas pris part à la prétendue trahison, « Non, répondit-il, je mourrais moi-même plutôt que d'en épargner un seul ! » La nuit était venue dans l'intervalle ; on exécuta dans les ténèbres cette innocente victime, et ce ne fut que le bruit de la hache du bourreau, en retombant, qui apprit aux assistants que tout était consommé (1517).

La vengeance de Pedrarias ne fut pas assouvie par la mort de Balboa. Il prononça la confiscation de ses biens et fit placer sa tête sur un pieu. Elle resta quelques jours exposée sur la place publique d'Acla. L'historien Oviedo prétend même que le gouverneur assista au supplice, caché par les murs de roseaux d'une maison, à douze pas environ de l'échafaud.

Ainsi périt dans sa quarante-deuxième année, au milieu d'une carrière glorieuse, dans toute la force de l'âge et sur le point d'entreprendre une expédition sagement combinée, un des plus illustres navigateurs espagnols. On lui avait fait un crime de l'entreprise qui devait le cou-

vrir de gloire. On lui infligeait une mort ignominieuse au pied même de la montagne d'où il avait découvert le Pacifique, et son assassin non seulement ne recevait pas la punition que méritaient la violence et l'iniquité de sa conduite, mais encore, grâce à la protection de l'évêque Fonseca, conservait sa place et ses dignités. Balboa ne fut jamais vengé, mais l'histoire lui a rendu justice, et ses compatriotes n'ont pas hésité à le regarder comme l'égal de Colomb pour l'importance et la grandeur de sa découverte, pour la noblesse et la générosité de son caractère, pour ses exploits et aussi pour sa fin malheureuse.



PASSAGE

DE L'HISTORIEN PIERRE MARTYR DE MILAN

Protonotaire apostolique et Conseiller royal

RELATIF

A LA TRAVERSÉE DE L'ISTHME

PAR

NUÑEZ DE BALBOA

CHAPITRE PREMIER DE LA TROISIÈME DÉCADE SUR LE NOUVEAU MONDE ADRESSÉE AU SOUVERAIN PONTIFE LÉON X

J'avais fermé les portes du nouveau monde, très saint Père. Il me semblait que je m'étais assez promené dans ces régions, quand je reçus de nouvelles lettres qui me forcèrent à rouvrir ces portes et à reprendre ma plume. Vasco Nuñez, après avoir chassé du Darien le capitaine Nicuersa et le juge Enciso, avait usurpé le commandement, avec la connivence de ses compagnons. Je l'ai raconté plus haut. Nous avons reçu des lettres de lui, nous en avons également reçu de plusieurs de ses compagnons, écrites en style militaire, qui nous apprennent qu'il a franchi les montagnes qui séparent

notre océan d'un autre océan austral, jusqu'alors inconnu. Je ne veux emprunter à cette correspondance que les faits qui méritent d'être signalés. Non seulement Vasco a réussi à conquérir les bonnes grâces du roi catholique, qui était irrité contre lui, mais encore il est en pleine faveur. Lui et la plupart des siens ont été comblés par le roi de privilèges et d'honneurs en récompense de leurs audacieux exploits. Que Votre Sainteté nous prête une oreille attentive : qu'elle écoute, le front serein et le cœur joyeux, le récit de ces événements. Ce ne sont pas seulement des centuries ou des légions mais des myriades d'hommes que la nation espagnole a domptés et soumis à votre trône sacré, grâce à ses travaux variés et aux mille périls auxquels elle s'est exposée.

Vasco Nuñez supportait-il avec peine l'inaction, car c'est un esprit ardent qui ne sait rester en place, ou bien craignait-il qu'un nouveau venu lui enlevât l'honneur de l'entreprise, car on croit qu'il avait été averti du commandement confié à Pedrarias, ou bien à ces deux motifs se joignait-il encore la crainte de savoir le roi irrité de sa conduite passée? toujours est-il qu'il forma le projet d'envahir; à la tête

d'une poignée d'hommes, le pays dont la conquête, d'après le récit du fils du cacique Comogre, exigerait la présence d'au moins mille soldats. Il appela donc à lui quelques vétérans du Darien et la plupart de ceux qui venaient d'arriver d'Hispaniola, dans l'espoir de trouver de l'or en abondance. Il forma avec eux une petite troupe de cent quatre-vingt-dix hommes.

Ce fut aux calendes de septembre de l'année passée, 1513, qu'il partit. Comme il voulait, tant qu'il le pouvait, prendre la voie de mer, il s'embarqua sur un brigantin et dix barques du pays, creusées chacune dans un tronc d'arbre. Ce fut dans le pays de son allié Careta, le cacique de Coïba, qu'il prit terre. Il y laisse ses navires, supplie la Divinité de favoriser son entreprise, et se dirige par terre droit sur les montagnes.

Les Espagnols se trouvaient alors dans un pays qui dépendait du cacique Poncha. Ce dernier s'enfuit comme il l'avait déjà fait à diverses reprises. Conseillé par les guides que lui avait fournis Careta, Balboa lui envoie des messagers pour lui promettre des garanties contre ses ennemis, son amitié et de grands avantages. Nos promesses, nos caresses et celle des Caretans

touchent le cacique. Il vient trouver les Espagnols et contracte volontiers et gaiement une alliance avec eux. Vasco l'engage à ne plus avoir peur de lui. Tous deux se donnent la main, s'embrassent et se font l'un à l'autre de nombreux présents. Poncha donne de l'or, mais en petite quantité, environ cent dix lingots d'or, qui correspondent à autant de castellans : il avait en effet été dépouillé l'année précédente. Nous l'avons raconté plus haut. Vasco, pour ne pas rester en arrière, lui fit cadeau de perles de verre enfilées en colliers et en bracelets, de miroirs, de clochettes d'étain, et d'autres bagatelles européennes de ce genre. Les indigènes estiment fort ces objets, car, en tout lieu, ce qu'on prise le plus est ce qui vient de l'étranger. Balboa le gratifia encore de quelques haches de fer pour fendre les arbres. Il n'y a pas d'instrument que ces indigènes apprécient autant, car ils n'ont ni fer ni métaux autres que l'or, et il leur est fort difficile sans instruments de fer de couper du bois, soit pour construire leurs maisons, soit pour creuser leurs canots. C'est avec des pierres tranchantes qu'ils trouvent dans les cours d'eau qu'ils font tous leurs travaux de charpente.

Poncha étant désormais notre allié, Vasco, qui n'avait plus rien à craindre sur ses derrières, conduit ses hommes vers la montagne. Poncha lui avait donné des guides et des porteurs, qui marchaient en avant et frayaient la voie. Il fallait en effet passer par des défilés inaccessibles, peuplés de bêtes féroces, et gravir des monts escarpés. Grâce aux hommes de Poncha et au travail de nos porteurs, Balboa franchit d'âpres montagnes, passe plusieurs grands fleuves, soit en improvisant des ponts, soit en jetant d'une rive à l'autre des poutres de bois, et il réussit à maintenir sa troupe en bonne santé.

Avant d'arriver au sommet des montagnes, les Espagnols entrèrent dans la province de Quarequa, gouvernée par un cacique du même nom. Il s'avança à notre rencontre, armé comme ils le sont dans ce pays, à savoir d'arcs, de flèches, et de *machanes;* ce sont de lourdes épées de bois, de forme oblongue, qu'ils brandissent avec les deux mains. Ils ont encore des bâtons brûlés au bout et des traits qu'ils lancent avec beaucoup d'adresse. Quarequa nous reçut avec orgueil et en ennemi tout disposé à nous disputer le passage avec une grande mul-

titude de soldats. Il demanda où allaient les Espagnols et ce qu'ils voulaient. « Qu'ils retournent sur leurs pas, répondit-il d'un air farouche aux interprètes, s'ils ne veulent être tués jusqu'au dernier. »

Aussitôt il s'avance, couvert de vêtements ainsi que ses lieutenants, tandis que le reste de ses hommes étaient nus, et s'élance contre les Espagnols. L'action ne fut pas longue. Les décharges de nos mousquets leur firent croire que nous avions à notre disposition la foudre et le tonnerre. Ils ne résistèrent pas longtemps. Ils tournèrent le dos et s'enfuirent.

. . . .

Ces Indiens n'adorent aucune autre divinité que le Soleil. Lui seul est le maître ; lui seul doit être honoré. Ils se laissent néanmoins instruire; ils adopteront facilement notre religion, quand de savants maîtres iront la leur enseigner.

Les Espagnols trouvèrent dans cette province des esclaves nègres. Ils habitent un pays qui n'est qu'à deux journées de marche de Quarequa; c'est seulement dans ce canton que vivent ces nègres. Ils sont féroces et cruels. On pense que jadis des nègres d'Éthiopie s'étaient



embarqués pour exercer la piraterie et que, par suite d'un naufrage, ils se fixèrent dans ces montagnes. Les indigènes de Quarequa sont en lutte perpétuelle avec ces nègres. C'est entre eux une alternative de massacres ou de servitudes.

Balboa laissa dans le Quarequa quelques-uns de ses compagnons qui, n'étant pas encore habitués à cette vie de fatigues excessives et de privations, étaient tombés malades. Il prend des guides dans le pays, et marche vers le faîte des montagnes. Entre la résidence de Poncha et l'endroit où l'on peut apercevoir l'autre Océan, il n'y a que six journées de marche ordinaire. Balboa ne put exécuter ce trajet qu'en vingt-cinq jours, à travers bien des aventures et avec de grandes privations. Enfin le septième jour des calendes d'octobre, les guides de Quarequa lui montrent la cime du haut de laquelle se découvre l'autre océan. Balboa la regarde avec avidité. Il ordonne une halte, s'avance seul et arrive le premier sur la cime. Il se jette à terre, fléchit les genoux, lève les mains au ciel et salue l'Océan austral. D'après son récit, il rend grâce à Dieu et à tous les saints pour lui avoir réservé une telle gloire, à

lui dont le génie était ordinaire, et qui n'avait ni expérience ni autorité. Après avoir achevé ses prières, à la façon des militaires, il appelle de la main ses compagnons et leur montre cette mer objet de leurs vœux. Il se jette de nouveau à genoux, et prie les médiateurs célestes, particulièrement la Vierge mère de Dieu, de favoriser la suite de son entreprise, et de lui permettre de parcourir la région qui s'étend à ses pieds. De même font tous ses compagnons, en poussant des cris de joie. Plus fier qu'Annibal montrant à ses soldats l'Italie et la chaîne des Alpes, Balboa promet aux siens de grandes richesses. « Voici donc cet océan désiré ! Voici, ô vous qui avez partagé tant de travaux, voici le pays dont nous ont raconté tant de merveilles, le fils de Comogre et les autres indigènes. » En signe de possession, il élève en guise d'autel un amas de pierre. Afin que la postérité ne les accusât pas de mensonge, ils inscrivirent çà et là, à droite et à gauche de la cime, sur l'écorce des arbres le nom du roi de Castille, et érigèrent des amas de pierre.

Les Espagnols arrivèrent enfin à la résidence d'un cacique qui se nommait Chiapes. Ce dernier prend les armes et s'avance, en com-

pagnie d'une grande multitude, plein de menaces et déterminé à interdire non seulement le passage mais même l'accès de son pays. Les Espagnols, bien que peu nombreux, serrent leurs rangs et marchent à l'ennemi. Ils déchargent leurs fusils et lancent une troupe de ces chiens, qu'on nomme lévriers, contre Chiapes. L'écho des montagnes répète la détonation, la fumée de la poudre semble vomir des flammes, et quand ils sentent l'odeur du soufre, car le vent la poussait contre eux, ils s'enfuient en désordre ou se jettent à terre, épouvantés, persuadés que la foudre a été lancée contre eux. Ainsi couchés à terre ou fuyant en désordre, ils sont abordés par les Espagnols qui, en bon ordre et les rangs serrés, fondent sur eux, puis se dispersent pour en tuer quelques-uns, pour en prendre un plus grand nombre. Ils avaient en effet résolu de traiter doucement ces Indiens et d'explorer en amis le pays qu'ils occupaient. Balboa s'installe donc dans la maison de Chiapes, délivre la plupart de ceux qui avaient été faits prisonniers pendant qu'ils fuyaient, et les envoie à la recherche de leur cacique.

Chiapes se fie à la parole donnée. Il sort de son refuge et retourne près des Espagnols. De part

et d'autre on se donne la main, on contracte amitié, on se lie par des serments réciproques, et on salue l'alliance par des cadeaux. Vasco reçoit de Chiapes quatre cents poids d'or ciselé, nous avons dit plus haut que chacun de ces poids répondait à un peu plus de trente ducats; en récompense Chiapes est gratifié de divers objets de provenance européenne. Grande satisfaction d'un côté comme de l'autre.

Sous la conduite de guides chiapiens et accompagnés par Chiapes en personne, les Espagnols descendent en quatre jours de la cime des montagnes aux rivages tant désirés de l'océan. Leur joie était grande. En présence des notaires royaux, ils prennent possession au nom du roi de Castille de *toute cette mer et des terres adjacentes*. Balboa laissa près de Chiapes une partie de ses hommes, afin de pouvoir plus librement explorer le pays. Il emprunta au cacique neuf de ces chaloupes creusées dans un seul tronc de bois, qu'ils appellent des ailches, et, avec quatre-vingts des siens, conduit par Chiapes, traversa un grand fleuve qui le conduisit dans le territoire d'un autre cacique, nommé Coquera. Ce dernier, ainsi que les autres caciques, voulut tout d'abord résister et

repousser les Espagnols. Il l'essaya, mais fut vaincu et mis en fuite. Conseillé par les Chiapiens, Coquera revint à nous. Les Chiapiens avaient joué vis-à-vis de lui le rôle d'ambassadeurs.

Coquera se laissa toucher par ces avances et revint à nous. Il donne aux Espagnols cent cinquante poids d'or ciselé, et reçoit de Vasco les présents accoutumés.

Après avoir pacifié la région, Balboa revint auprès de Chiapes. Il rallia ses compagnons, prit un peu de repos, et résolut de visiter un grand golfe dans le voisinage. Ce golfe, depuis l'endroit où il pénétrait dans l'intérieur des terres jusqu'au point le plus éloigné que baignaient ses eaux, avait, d'après la déclaration des indigènes, soixante milles de longueur. Il était parsemé d'îles et d'écueils. Balboa le nomma golfe de Saint-Michel. Il emprunta à Chiapes les neuf chaloupes avec lesquelles il avait déjà franchi le fleuve, et les monta avec quatre-vingts de ses compagnons, alors en bonne santé. Chiapes essaya de le détourner de cette entreprise. Il lui conseilla de ne se risquer à aucun prix sur le golfe à ce moment de l'année.

Vasco, qui ne peut supporter de retard, affirme que Dieu et tous les habitants du ciel favorisent son entreprise. Il persuade ses compagnons et s'embarque sur les canots de Chiapes. Ce dernier, qui ne voulait laisser aucun doute sur ses intentions dans l'esprit de Balboa, lui annonce qu'il est prêt à l'accompagner, partout où il voudra bien le conduire, car il ne consentira pas à ce que les Espagnols abandonnent son territoire sans être escortés par lui.

A peine les Espagnols avaient-ils poussé leurs canots du rivage dans la haute mer, qu'ils furent assaillis par une tempête si violente qu'ils ne savaient plus de quel côté se diriger ni quel refuge trouver. Ils se regardaient les uns les autres, tremblants et épouvantés. Chiapes et les Indiens étaient surtout effrayés, car ils connaissaient tous les périls de cette navigation et avaient assisté à bien des naufrages. Enfin on échappe au danger, et on se réfugie, après avoir attaché les canots aux rochers du rivage, dans une île voisine.

Quand le rivage fut laissé à sec par le reflux, les Espagnols retournèrent près de leurs canots. Ils restèrent encore comme stupéfaits.

Tous les canots étaient endommagés et remplis de sable, quelques-uns d'entre eux fracassés et entr'ouverts, pourtant ils étaient creusés dans le tronc d'un seul arbre.

Les cordes qui les retenaient avaient été brisées.

Ils les réparèrent avec des joncs, des écorces d'arbres et des plantes marines très résistantes, et, comme ils étaient pressés par la nécessité, avec des herbes.

Ils retournent donc, semblables à des naufragés et presque morts de faim, car la tempête leur avait enlevé à peu près toutes leurs provisions.

Les indigènes racontaient que, pendant toute l'année, lors du flux et du reflux, on entend à travers les îles de ce golfe l'océan mugir d'une façon effrayante, mais c'est surtout pendant les trois mois que Chiapes avait signalés, et qui correspondent à octobre, novembre et décembre. En effet on était alors au mois d'octobre, et le cacique déclara que c'était dans la présente lune et les deux lunes suivantes que se déchaînait la tempête.

Après avoir pris quelque repos, Balboa, laissant de côté le territoire d'un cacique sans

importance, pénétra dans le pays d'un autre cacique, nommé Tumacco, dont la domination s'étendait sur les rivages du golfe. Tumacco prit les armes, comme l'avaient fait ses collègues, mais sa résistance fut tout aussi inutile. Il est vaincu et mis en fuite. Tous ceux de ses sujets qui résistent sont massacrés. Les autres sont épargnés, car les Espagnols voulaient n'avoir avec ces tribus que des relations pacifiques et amicales. Tumacco avait été blessé. Les envoyés de Chiapes l'engagèrent à revenir et à ne rien craindre. Ni promesses ni menaces ne l'émeuvent. On lui fait craindre pour lui la mort, pour sa famille l'extermination, pour ses villages la ruine, s'il continue à résister. Le cacique se décide à envoyer son fils aux Espagnols. Balboa lui donna un vêtement et quelques petits cadeaux, et le renvoya à son père, en l'engageant à l'instruire des ressources et de la valeur des étrangers; Tumacco, touché des égards qu'on avait témoignés à son fils, revint trois jours après. Pour le moment il n'apportait aucun présent, mais ses familiers, qui avaient reçu ses ordres, donnèrent six cent quatorze poids d'or, deux cent quarante belles perles et une quantité d'autres plus petites. Les

Espagnols ne se lassaient d'admirer ces perles; pourtant elles n'étaient pas de la plus belle eau car les Indiens ne les enlèvent de leurs coquilles qu'après les avoir fait cuire, pour qu'elles s'ouvrent plus facilement et que leur chair ait plus de goût. La chair de ces animaux est un mets très recherché, réservé aux rois; elle est plus estimée par eux que ne le sont les perles. Tel est du moins le récit d'un certain Arbolazzo, un Biscayen, un des compagnons de Balboa qui fut plus tard envoyé à notre souverain avec des huîtres perlières. Il faut ajouter foi aux témoins oculaires.

Tumacco, s'apercevant que les Espagnols attachaient tant de prix aux perles, ordonne à quelques-uns de ses hommes de se préparer à en pêcher. Ils obéissent et reviennent quatre jours après porteurs de douze livres de perles. De part et d'autre on était fort joyeux, et on s'embrassa avec effusion. Balboa se réjouissait des présents qu'il avait reçus, et Tumacco se félicitait de notre alliance. Les Espagnols disaient entre eux, comme témoignage de leur satisfaction à cause de ces grandes richesses, qu'ils avalaient leur salive. Le cacique Chiapes nous avait accompagnés et assistait à ces en-

trevues. Lui aussi était fort content, d'abord parce que les Espagnols sous sa direction avaient entrepris un voyage profitable, et aussi parce qu'il avait montré combien puissants étaient ses amis à un cacique voisin, qui peut-être ne lui était pas sympathique, et qui, dans tous les cas, était plus puissant que lui. Il pensait que notre alliance lui serait fort utile. Tous ces souverains sans vêtements nourrissent en effet les uns contre les autres des haines inexpiables, et sont dévorés d'ambition.

Balboa se vanta d'avoir appris de Tumacco divers secrets sur les richesses de la contrée. Pour le moment, dit-il, il veut les garder pour lui, car le cacique les lui a confiés seul à seul. D'après le récit des Espagnols, Tumacco et Chiapes rapportent qu'il y a dans le golfe une île plus grande que les autres, gouvernée par un seul cacique. Lorsque la mer est tranquille, ce cacique descend sur leurs territoires, avec une flotte imposante de canots, et enlève tout ce qu'il trouve. Cette île est éloignée du rivage d'environ vingt mille pas. Du haut des collines du continent, on aperçoit ses côtes; on y trouve, paraît-il, des coquilles aussi grosses qu'un éventail, et de

l'intérieur de ces coquilles on extrait des perles qui atteignent parfois la grosseur d'une fève ou d'une olive. Cléopâtre aurait désiré en posséder de semblables. Bien que cette île soit assez rapprochée du rivage, elle se prolonge pourtant dans la haute mer, en dehors de l'entrée du golfe. Quand il connut ses détails, Balboa fut très heureux d'apprendre qu'il pouvait en faire son profit.

Afin d'attacher davantage les deux caciques à ses intérêts, et pour en faire des alliés plus intimes, il lance contre le maître de l'île de terribles menaces, et le déchire en paroles. Il s'engage avec serment à opérer une descente dans l'île, à battre, à exterminer et à massacrer le cacique. Il ordonne en même temps pour joindre les actes aux paroles, de préparer les canots. Mais Chiapes et Tumacco l'engagent amicalement et l'exhortent à différer l'entreprise jusqu'au retour du beau temps. Aucune barque ne pouvait tenir la mer à ce moment de l'année, on était alors en novembre; les tempêtes et les ouragans s'y déchaînaient. Ses côtes étaient inhospitalières. Les caciques étaient sincères. On entendait parmi les détroits qui séparent les îles d'horribles frémissements, et les flots mu-

gissaient en s'entre-choquant. Du haut des montagnes, les fleuves, sortis de leur lit, roulaient des blocs de rochers et de grands arbres, et couraient à la mer avec un fracas inusité. Les vents étaient déchaînés et ce n'était pas sans endommager les maisons. C'étaient les vents du sud et du sud-est qui régnaient alors, en compagnie perpétuelle des tonnerres et des éclairs. Quand le temps était découvert, les nuits étaient très froides; dans le jour, au contraire, la chaleur devenait insupportable.

Dans ce pays, règne le printemps quand nous avons l'automne, et l'été quand nous avons l'hiver. Mais en voici assez sur ce sujet.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

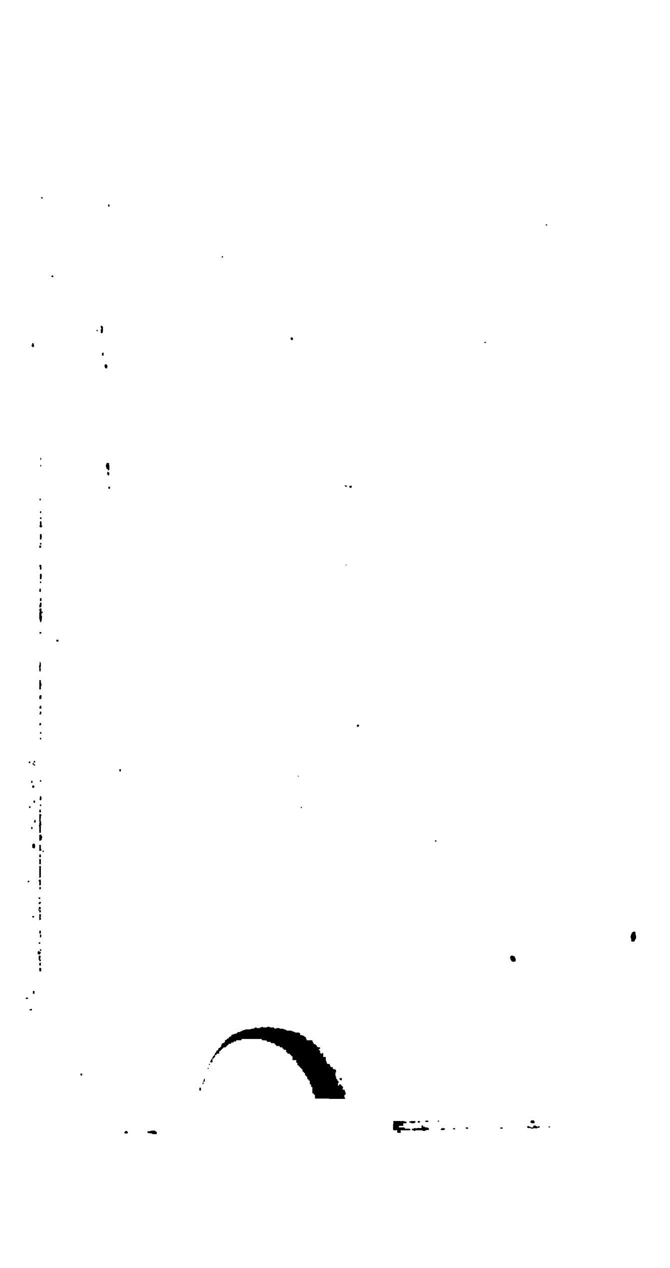
CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

3807 — Paris. Imp. Laloux fils et Guillot, 7, rue des Canettes.

Talcví



Imp. LALOUX fils et GUILLOT, 7, rue des Canettes.

